

XIV, 1

Labiales

Université Jean Moulin Lyon 3

Faculté de philosophie

Master 2 Éthique Écologie et Développement Durable

Mémoire de stage

Les simples ou l'essentiel

La nature doit-elle être bonne pour la santé ?

Tutrices de stage

Mme Verzola Amalia

Boutique des sciences

Mme Ladeveze Elise

GRAINE Auvergne Rhône Alpes

Tuteur universitaire

M. le professeur Loeve Sacha

Alloin Elsa

Année scolaire 2017-2018

Hyssopus officinalis L.

Gebräuchlicher Ysop.

Université Jean Moulin Lyon 3
Faculté de philosophie
Master 2 Éthique Écologie et Développement Durable

Mémoire de stage

Les simples ou l'essentiel

La nature doit-elle être bonne pour la santé ?

Table des matières

Introduction.....	3
I. Quelle nature pour quelle santé ?.....	13
A. Des liens historiques	13
1. <i>Petite histoire de la nature en occident.</i>	13
2. <i>Petite histoire de la médecine et de la santé en occident.</i>	16
B. Des santés et des natures	24
1. <i>La santé physique</i>	24
2. <i>La santé psychologique</i>	27
3. <i>La santé sociale</i>	29
II. Pourquoi la santéisation ?.....	32
A. La marchandisation et le rationalisme	32
B. Le culte de l'administration et le savoir/pouvoir	35
C. L'hygiénisme et la peur de la nature	38
III. L'éthique de la civilisation.....	42
A. Le progrès en question	43
B. Système absorbant	47
C. L'éthique individualiste	49
Conclusion.....	54
Bibliographie	55
Annexes.....	60
1. <i>Résumé des différents oraux réalisés lors du stage</i>	61
2. <i>Synthèse finale du stage</i>	62
3. <i>Schéma de la théorie des humeurs d'Hippocrate</i>	84
4. <i>Carte postale de Boulogne -sur- Mer – 1910</i>	85

Introduction

Présentation des organismes d'accueil

Ce stage a été réalisé dans le cadre du dispositif Boutique des sciences de l'Université de Lyon et a pris place sur le terrain de l'association GRAINE Auvergne Rhône Alpes.

Une Boutique des Sciences est un organisme rattaché à une université entière ou un département spécifique dont le but est de déterminer des thèmes de recherche importants pour la société civile afin de les appuyer par une étude scientifique, et ainsi de créer des liens entre société et monde de la recherche. Le réseau dans lequel s'inscrivent les Boutiques des Sciences s'appelle « *living knowledge* »¹, ce qui exprime parfaitement l'idée de base de ces organismes : la société et la science étant en permanente mutation et se déterminant l'une et l'autre, il est nécessaire de les faire travailler ensemble.

Les premières Boutiques ont vu le jour aux Pays Bas dans les années 1970, depuis de nombreuses autres se sont développées, principalement en Europe et au Canada. Chaque organisme Boutique des Sciences a son propre fonctionnement, mais leurs buts restent le même : mettre en place une science participative et permettre à des acteurs de la société civile de travailler avec le monde universitaire. Dans cette optique, les thèmes retenus par les Boutiques sont évocateurs de la société où elles sont implantées. En ce qui concerne la Boutique des Science de l'Université de Lyon, environ dix sujets de stages sont choisis tous les ans par un comité constitué de chercheurs, parmi tous ceux qui ont été proposés par des acteurs de la société civile. Ces stages prennent place sur le terrain de l'organisme civil qui a proposé le sujet mais le stagiaire est suivi et rémunéré par la Boutique des Sciences. Ceux de cette année² montrent très clairement l'importance actuelle du développement durable pour la société : les études portent sur la réduction des déchets, la mise en place d'actions solidaires en milieu isolés, la question du lien entre outil numérique et droit des usagers en centre sociaux, la prévention du décrochage scolaire, ou encore le milieu économique et éthique dans le milieu du sport associatif.

¹ Site internet de *Living Knowledge*: <https://www.livingknowledge.org/>.

² Tous les sujets de stage sont détaillés sur le site de la Boutique des Science de l'Université de Lyon : <http://boutiquedessciences.universite-lyon.fr/stages/>.

Le GRAINE (Groupement Régional d'Animation et d'Information sur la Nature et l'Environnement) Auvergne Rhône Alpes est le réseau régional des acteurs de l'Education à l'Environnement vers un Développement Durable (EEDD). Toute structures travaillant dans ce domaine peut y adhérer. Actuellement l'association compte 130 structures adhérentes et une trentaine d'adhésions individuelles.³ Leurs actions de promotion, d'information ou de formation sont axées bien sûr sur l'éducation à l'environnement mais rejoignent également les questions de protection de la nature, de développement économique, social et équitable, de développement des actions locales, de culture scientifique et d'éducation à la santé.⁴

Étant donné que le GRAINE est un réseau, mon sujet de stage a été proposé à l'origine par plusieurs associations adhérentes dans le monde de l'éducation à l'environnement et de la promotion de la santé, et porte l'intitulé suivant : étude des bienfaits du contact avec la nature sur la santé. Il résulte d'un questionnaire sincère, mais également d'un problème plus politique pour les membres desdites associations : une recherche de légitimité. Ce mot n'est pas choisi au hasard, il est souvent revenu lors de mes entretiens avec des acteurs de terrain. Ceux-ci sont de plus en plus confrontés au fait de devoir prouver l'utilité de leurs actions pour promouvoir les bienfaits de la nature sur la santé, et de devoir justifier celles-ci. Le secteur « santé – environnement » comporte de plus en plus d'enjeux politiques, économiques et environnementaux. Cela permet des opportunités intéressantes en termes de subvention, mais c'est un bienfait à double tranchant : alors que les associations travaillent sur ces enjeux de santé-environnement depuis longtemps, depuis que la problématique est de plus en plus mise en avant politiquement, elles se retrouvent dans la position de devoir prouver l'utilité de leurs actions. L'évidence de la chose n'étant pas considéré comme une preuve, ce sont des preuves scientifiques au sens moderne du terme qui leur sont demandées, mais le temps passé à cela est pris sur celui déjà précieux des actions engagées et concrètes de ces associations. Si les réflexions sur les bienfaits de la nature sont de plus en plus fréquentes, elles ne sont pas pour autant prises au sérieux par une majorité de personnes, l'esprit scientifique demeurant accroché à ses valeurs rationnelles dans lesquelles nature et culture sont deux concepts bien distincts.

Les rendus spécifiques au GRAINE et à la Boutique des Sciences, ont pris la forme de différents oraux⁵ ainsi que d'un écrit synthétique de vingt pages sur le sujet⁶ : Etude des bienfaits du

³ Vous pouvez consulter la liste des adhérents du GRAINE Auvergne Rhône Alpes ici : <http://graine-auvergne-rhone-alpes.org/index.php/leedd-en-rhone-alpes/le-graine-ra.html> .

⁴ Le site du GRAINE expliquent plus en détail leurs buts et leurs valeurs : <http://graine-auvergne-rhone-alpes.org/index.php/leedd-en-rhone-alpes/le-graine-ra.html> .

⁵ Annexe 1

⁶ Annexe 2

contact avec la nature sur la santé. Ces travaux n'ont aucunement prétention à donner une quelconque légitimité, encore moins scientifique, aux acteurs. En revanche, ils essaient de souligner au mieux le fait qu'ils en possèdent déjà une, et visent à montrer des liens entre les différents termes du sujet qui dépassent les définitions communes de nature et de santé, permettant ainsi de placer la légitimité ailleurs que dans la preuve scientifique classique. Il faut souligner par ailleurs, que ce sujet a été retenu par la Boutique des Sciences, dont le but est de réconcilier les demandes sociales et le savoir scientifique. Après l'expérience de ce stage, il me semble que le but était au moins autant de réconcilier le *savoir* social avec le savoir scientifique. Il y a un aspect phénoménologique propre au projet de la Boutique des Sciences, à travers la conscience que science et société évoluent parfois dans des bulles différentes, ce qui les prive toutes deux d'apports fondamentaux. La problématique des bienfaits du contact avec la nature sur la santé soulève toutes ces questions.

Méthodologie de travail

Méthodologiquement parlant, cette étude a été élaborée grâce à des entretiens⁷ avec divers acteurs de terrain, dans l'environnement comme dans la santé, et à une réflexion théorique nourrie par divers apports bibliographiques. Il était important que les apports de terrains viennent autant des acteurs de la promotion de la santé que de ceux de l'éducation à l'environnement. Le GRAINE, structure hôte du stage, étant une association d'éducation à l'environnement, la mise en place d'un comité de suivi du stage comprenant l'IREPS (Instance Régionale d'Éducation et de Promotion Santé) et l'ADES (Association Départementale d'Éducation à la Santé) a beaucoup aidé sur ce point. J'ai également pu bénéficier de quelques entretiens avec des professeurs et chercheurs en sciences sociales ou en médecine.

Présentation de la problématique philosophique choisie

Concernant la problématisation philosophique de cette expérience, c'est le lien entre nature et santé qu'il me paraît intéressant d'étudier. Il me semble que derrière ce sujet de stage se trouve aussi une tendance actuelle, parfois forcée dans le cas associatif, à la « santéisation ». Afin de

⁷ Ces entretiens, par manque de temps, n'ont pas été traités scientifiquement (pas de retranscription et d'étude poussée), je me suis permise de n'en tirer que les idées et exemples, le plus fidèlement possible et sans trahir l'opinion des personnes avec qui j'ai pu discuter.

comprendre pourquoi ce sujet est posé, il me paraît donc intéressant de soulever la problématique suivante : la nature doit-elle être bonne pour la santé ?

Il peut paraître anthropomorphique de se demander si la nature « doit » quelque chose, mais « nous » sommes en fait sous-entendus dans la question : doit-on considérer que la nature doit être bonne pour notre santé ? Comme nous avons de plus en plus le pouvoir de plier la nature à notre volonté, et que nos sociétés reposent sur l'idée que nous en sommes comme les maîtres et possesseurs, le problème prend tout son sens, à la fois politiquement, économiquement et culturellement. La lutte politique contre la crise écologique prend par exemple beaucoup plus d'ampleur face à la perspective du danger qu'elle représente pour nous que face à un appauvrissement de la biodiversité. L'industrie pharmaceutique est le premier marché économique mondial. La préoccupation vis-à-vis de la santé est immense à de nombreux niveaux, il s'agira ici d'éclaircir les liens qu'elle entretient avec la nature. Un de ces liens tient une place primordiale dans le jeu entre nature et santé : la relation de pouvoir. Encore une fois nous sommes sous-entendus entre ces deux termes, notre volonté de contrôle sur l'un et l'autre ou sur l'un par l'autre, change en fonction des époques et des endroits.

Définitions des termes du sujet

La définition des termes nature et santé est extrêmement complexe, mais c'est aussi tout l'enjeu de cette problématique, puisque la réponse dépend de la façon dont on entend ces termes. Nous pensons aujourd'hui au sein du dualisme qui oppose nature et culture, il nous apparaît le plus souvent évident que la nature est ce qui n'est pas humain et n'a pas été fait par l'homme. Mais il s'agit là d'une définition globalement récente et culturellement restreinte. Avant que la culture humaine ne prenne le sens et l'importance qu'elle a, il n'y avait aucune raison de séparer l'humain de la nature. C'est d'ailleurs toujours le cas dans certaines cultures. « Les bords de la nature sont toujours en lambeaux »⁸, car selon les penseurs, les époques et les lieux, *nature* peut signifier de nombreuses choses, et même si on a aimé à penser à un moment que la limite entre nature et culture était lisse et claire, en pratique qui peut dire où commence l'une et où se termine l'autre ? Si la pensée d'Hippocrate par exemple, dès le V^e-ième siècle avant J.C commence une césure entre la *physis* et tout ce qui est de l'ordre de la *téchnè* : la loi, l'esprit ou l'art, la nature ne devient pas pour autant clairement une représentation du monde non humain, or c'est ce qu'on entend généralement aujourd'hui derrière le terme nature. La *physis*

⁸ Whitehead A., *The Concept of Nature*, Cambridge, Cambridge University Press, 1955, p. 50.

aristotélicienne par exemple, pensée que nous considérons comme à la base de notre civilisation, n'a de similaire que le nom traduit de *nature*, avec ce que l'on entend aujourd'hui par ce concept. En *Métaphysique Delta*, Aristote explique que la nature, est à la fois le processus de croissance de tous les êtres vivants, le point de départ de ce processus (sa « semence »⁹), son terme (c'est-à-dire sa forme), et également sa cause, la force intrinsèque à la chose en question. Récupérée par le christianisme, la nature aristotélicienne se voit doter d'une volonté sous la figure de Dieu, dans cette optique, si on commence à se questionner sur le terme santé, on comprend bien que la mauvaise santé, ou la maladie, ne peut pas avoir le même sens que dans une acceptation moderne de la nature. Si l'état de santé est voulu, naturel, est-il légitime de vouloir le changer ? En adoptant cette définition de nature, on ne peut se demander si la nature doit être bonne pour la santé puisque la santé fait partie de la nature. Ce n'est là qu'un des enjeux de notre problématique, la façon dont on agit envers la nature aujourd'hui est intrinsèquement lié à la manière dont on la définit, la plupart du temps inconsciemment.

Le développement de la science moderne fait tendre la définition de la nature vers un ensemble de lois universelles, un ouvrage écrit en langage mathématique à décoder à l'aide de la science. Dans le domaine de l'écologie moderne française, c'est la définition de François Terrasson qui revient le plus souvent : la nature est tout ce que l'homme n'a pas fait. Dans la littérature des sciences de la santé en revanche, la nature est le plus souvent comprise comme un ensemble de végétaux et d'animaux non humain, et ce quel que soit leur degré de proximité avec l'homme. Pour répondre à la question que nous posons en sujet : la nature doit-elle être bonne pour la santé, il ne s'agira pas de choisir une unique définition du concept de nature, qui dans tous les cas n'existe pas, mais de la considérer dans une optique phénoménologique. La phénoménologie ne cherche en effet pas tant à définir la nature qu'à rappeler que son aspect scientifique et objectif cohabite avec un aspect personnel et ressenti. Tetsuro Watsuji, philosophe japonais, et Jakob Von Uexküll, biologiste et penseur allemand, font tous deux la distinction entre l'environnement donné, universel, et le milieu vécu personnel. Watsuji dans son ouvrage *Le milieu humain*, distingue ces concepts selon les termes *fûdo* (milieu) et *kankyô* (environnement) ; Uexküll distingue quant à lui dans sa philosophie les termes *umwelt* (monde propre – milieu) et *umgebung* (donné universel – environnement). Nous devons la traduction de ces termes par *milieu* et *environnement* à Augustin Berque, dans plusieurs ouvrages où il explique le concept de mésologie hérité des deux auteurs précédemment cités. *Environnement* nous fait considérer que la chose environnée n'est pas comprise dans l'étude, elle est mise entre

⁹ Terme utilisé dans les traductions d'Aristote par Jules Tricot.

parenthèse comme le veut la science moderne par soucis d'objectivité. *Milieu* en revanche, évoque le centre vivant environné d'un monde qui existe pour cet être comme il n'existe pour rien d'autre. L'étude de la nature à travers la mésologie, vise à réhabiliter cette dernière conception, cette « écologie du je » qui a été délaissée au profit de la vision classique de la science comme recherche d'une vérité unique et commune. Un des paradigmes de la science moderne est d'abstraire le « je » de l'étude, et paradoxalement, de transformer le sujet en un objet d'étude. C'est sur une conception mésologique de la nature que notre raisonnement s'appuiera, d'autant plus dans la mesure où il rejoint la question de la santé et du bien-être personnel. Cela dit il ne s'agit pas de hiérarchiser ces deux approches, si l'écologie à la première personne doit être réhabilitée (dans le domaine scientifique notamment), Aldo Leopold¹⁰ pointe le fait qu'un manque d'approche scientifique peut faire tomber l'écologie dans un anthropocentrisme, ou un individualisme, qui peut s'avérer encore plus dangereux pour la nature que le refus du sujet qu'opère la science moderne. Le refus qu'il y ait des natures est aussi dangereux que celui qu'il y ait une nature, qui nous est commune. On peut d'ailleurs supposer, de manière un peu dichotomique, mais on y reviendra, que les deux excès coexistent en ce moment en creusant un peu plus le fossé entre science et société : si la science refuse une légitimité à la nature vécue, au milieu, les sociétés occidentales modernes semblent quant à elles s'intéresser bien plus à la nature comme ressource personnelle qu'à notre environnement commun.

La définition de la santé pose des problèmes différents. Pour les organismes et associations de promotion de la santé, la définition de l'OMS prévaut en général : « La santé est un état de complet bien-être physique, mental et social, et ne consiste pas seulement en une absence de maladie ou d'infirmité »¹¹. La charte d'Ottawa rédigée en novembre 1986 vient étoffer et rendre plus réaliste cette définition, en déterminant notamment des moyens d'actions et en précisant que : « La santé est donc perçue comme une ressource de la vie quotidienne, et non comme le but de la vie ; c'est un concept positif mettant l'accent sur les ressources sociales et personnelles, et sur les capacités physiques »¹². Ces définitions tendent vers une conception holiste de la personne, et donc vers une conception de la médecine non mécaniste alors qu'elle l'est schématiquement depuis le développement de la science moderne au XVI -ème siècle. Mais

¹⁰ Notamment dans son ouvrage *Almanach d'un comté des sables*.

¹¹ Préambule à la Constitution de l'Organisation mondiale de la Santé, tel qu'adopté par la Conférence internationale sur la Santé, New York, 19 juin -22 juillet 1946.

¹² Préambule de la Charte d'Ottawa tel qu'adopté par l'OMS durant la première conférence internationale pour la promotion de la santé le 21 novembre 1986.

sans compter les désaccords entre médecins au sein de notre médecine occidentale, le relativisme culturel peut en plus flouter la définition. La détermination de ce qu'est la santé pour une société ou un individu est aussi un enjeu de cette problématique, les attentes en termes de bonne santé ont fluctué selon les lieux et les époques, en dépendant en partie de la conception des liens entre l'homme et la nature. Il est par ailleurs intéressant de noter que, de l'une à l'autre de ces deux définitions de l'OMS, on passe d'un « état » à une « ressource ». Cela est déjà révélateur d'un changement de vision de la santé, le terme ressource amenant l'idée que l'individu peut s'en saisir si ce n'est totalement au moins en partie par lui-même.

En ce qui concerne le concept de santéisation, traduction de l'anglais *healthism*, Robert Crawford est un des premiers à utiliser ce néologisme dans son article "*Healthism and medicalization of everyday life*"¹³, il le définit comme la nouvelle idéologie politique qui émerge aux Etats Unis dans les années soixante-dix et qui considère que les problèmes de santé et de maladies se situe au niveau individuel. Le terme est depuis surtout utilisé de manière critique et négative, mais il est aussi parfois utilisé de manière positive, pour décrire la prise de responsabilité et de pouvoir des individus sur leur propre santé. Les débats autour de ce concept portent surtout sur la question de la gestion qu'on fait de sa santé lorsqu'on la considère sur le plan du devoir, de la moralité individuelle et sociale. De nombreux auteurs ont élargi ou restreint la définition de la santéisation, mais nous l'entendons ici comme un paradigme auquel de plus en plus de gens des sociétés néolibérales modernes¹⁴ adhèrent plus ou moins. De manière simplifiée, ce paradigme est le fait que de plus en plus d'aspect de la vie sont vus, compris et jugés par le prisme de la santé, laquelle se trouve élevée au rang de vertu. Sans utiliser le terme de santéisation mais pour exprimer cette tendance moderne, les sociologues Adam et Herzlich écrivent : « On énonce et évalue en termes de santé un nombre toujours croissant de phénomènes individuels ou collectifs. Le corps est devenu signe, la santé est dans tout et tout est dans la santé. Pour l'individu – et d'autant plus qu'il appartient à une catégorie sociale élevée-, la santé s'inscrit dans la thématique de l'expression libre et de la réalisation de soi »¹⁵. En ce qui concerne notre sujet, nous émettons l'hypothèse d'une santéisation de la nature car les débats sociaux, politiques et éthiques qui se développent autour de cette question en ce qui concerne la personne humaine, résonnent de manière intéressante avec les questions que soulèvent notre gestion et notre vision de la nature.

¹³ Publié en juillet 1980.

¹⁴ Il faut également noter que la plupart des études sur la santéisation sont occidentales et porte sur des pays occidentaux.

¹⁵ Adam C., Herzlich C., *Sociologie de la maladie et de la médecine*, Paris, Armand Colin, 2007, p.73.

Pourquoi pose t'on comme problème la considération que la nature *doit* être bonne pour la santé ? Quels sont les éléments qui nous permettent d'avancer que la nature est de plus en plus vue par le prisme de la santé et que la société voit même en cela un devoir ? Politiquement, les questions liées à la nature viennent le plus souvent d'une demande de santé publique et un devoir de sécurité envers le peuple. Depuis les années 1990, les discours des politiques ou ONG parlent de « sécurité environnementale »¹⁶, et la pression que ressentent les associations aujourd'hui vient en partie du fait que de plus en plus de personnes ou institutions s'approprient l'écologie et veulent participer à ses enjeux. Les rapports de forces sont en plein changement au fur et à mesure que la question de la place de la nature et de la définition de son rôle dans la société devient un enjeu majeur. Mais au sein du champs de l'écologie, ce sont les questions de santé publique (pollution, qualité de l'eau, espaces verts disponibles en ville...) et de sécurité qui priment. La biodiversité ou la défense des espaces sauvages ne récolte pas le même engouement politique et médiatique. Économiquement, considérant que les laboratoires pharmaceutiques sont le premier marché mondial, la hiérarchie entre santé et nature s'établit facilement. Éthiquement, cela est déjà plus problématique, vis-à-vis des deux champs ci-dessus d'abord, les questions de contrôle politique ou de marchandisation de la santé sont évidemment controversées et vives ; vis-à-vis de la considération que la nature *doit* être bonne pour la santé ensuite : les progrès de la médecine occidentale sauvent d'innombrables vies, ce qui n'aurait peut-être pas été possible sans voir la nature comme une ressource. Mais à travers l'histoire occidentale, la maladie a la plupart du temps été considérée comme venant de l'extérieur, ou comme étant provoquée par lui, la conception de la nature comme un ennemi à vaincre est toujours présente et peut poser des problèmes. Aujourd'hui, de nombreuses maladies occidentales viennent de l'intérieur, de la société elle-même, et nous nous retrouvons face à l'impossibilité, ou la difficulté, de considérer la société comme source du problème. Nous ne pouvons pas nous considérer comme nos propres ennemis. Pourtant l'industrie du sucre, la pression sociale, la sédentarisation dû à l'urbanisation, sont autant de causes avérées de nombreuses maladies physiques et psychologiques, du diabète à la dépression. La société étant notre milieu, *notre* nature, il est extrêmement complexe de lutter contre. Éthiquement toujours, la question de notre place se pose, est-il légitime pour nous d'imposer des choses à la nature ? Quelles limites doit-on se poser à nous même si nous devons nous en poser ? Écologiquement enfin, on peut questionner la hiérarchie entre les « disciplines » au sein de l'écologie, qui montre bien que la nature prend de l'importance dans la mesure où elle nous sert. Cependant il ne s'agit

¹⁶ Fleury C. et Prévot A.-C. (dir), *Le souci de la nature. Apprendre, inventer, gouverner*, Paris, CNRS éditions, 2017. Ce terme est utilisé à différents endroits à travers le livre.

pas non plus uniquement d'une critique de l'anthropocentrisme, assumé ou non de la situation, car la vision de l'humain est aussi mise en question dans la santéisation.

Nous essaierons de répondre à ces différents problèmes en abordant différents points, tout d'abord nous tacherons d'éclaircir nos représentations de la nature et de la santé, puis nous étudierons certaines causes de la santéisation de la nature, et finirons par nous demander quels problèmes éthiques se posent.

I. Quelle nature pour quelle santé ?

Afin d'éclaircir les liens entre santé et nature tels qu'ils sont dans notre société, il peut être pertinent de repasser rapidement par certains aspects de l'histoire occidentale. Nos représentations et actions actuelles vis-à-vis de la nature comme de la santé, sont en partie héritées de cette histoire, la considérer peut donc nous aider à déterminer des éléments de réponses à la question suivante : pourquoi l'idée d'une santéisation de la nature est-elle problématique ? De la même façon, avant de nous intéresser à la santéisation de la nature, il nous faudra présenter plus en détail le concept de santéisation au sens large.

A. Des liens historiques

1. *Petite histoire de la nature en occident.*

Pierre Hadot dans *Le voile d'Isis*¹⁷, s'intéresse aux représentations de la nature dans la civilisation occidentale. La figure de la déesse voilée Isis se substitue à celle d'une nature mystérieuse qu'on ne peut que chercher à comprendre. Une fois posée, cette recherche de compréhension se transforme en plusieurs manières de se comporter vis-à-vis de la nature. Pour Hadot, la première est la solution socratique qui consiste très schématiquement à se concentrer sur la vie politique et pas sur les mystères de la nature. La seconde est de répondre à ce besoin de compréhension, ce qui peut se faire à travers plusieurs méthodes. Hadot sépare deux attitudes envers la nature dans cette seconde solution : l'attitude prométhéenne et l'attitude orphique¹⁸. La première traduit une idée de lutte et parfois de violence dans notre rapport avec la nature. Comme Prométhée a volé le feu aux dieux pour nous apporter le savoir, et par là même le pouvoir, nous cherchons à « arracher » des explications à la nature et à imposer une hiérarchie de force entre elle et nous. Non seulement la nature est vue comme une ennemie dont on ne fait pas partie, mais elle est aussi un artefact et un outil modifiable à notre gré. Ce but peut être atteint, toujours selon Hadot, à travers trois techniques. La mécanique grecque tout d'abord, qui

¹⁷ Hadot P., *Le voile d'Isis. Essai sur l'histoire de l'idée de Nature*. Paris, Collection NRF Essais, Gallimard, 2004.

¹⁸ Ces deux visions bien qu'elles soient contraires peuvent tout à fait s'entremêler et coexister au sein d'une même société.

s'exprime par la construction et l'ingénierie. La méthode expérimentale ensuite, qu'on retrouve à travers la médecine hippocratique ou dans le développement de la physique et de la chimie, et qui trouvera son apogée avec le développement de la science moderne durant le XVI^e-ième siècle. Par la magie enfin, qui cherche à influencer par la force le cours de la nature par des manipulations ou des invocations.

On peut relier à l'attitude prométhéenne ce que la philosophe Karen Gloy appelle le paradigme technoscientifique¹⁹. Ce rapport à la nature commence durant l'antiquité et les grandes avancées de la science. Elle oppose ce paradigme à une vision plus holistique des choses sur laquelle nous reviendrons.

En ce qui concerne la vision orphique de la nature, le but est également de comprendre la nature et de dévoiler ses mystères, mais sans passer par une manipulation technique et physique. Comme Orphée le fait par la musique dans la mythologie grecque, le but recherché est celui d'une traduction de la nature à travers l'art et le discours. La position orphique décrite par Hadot traduit aussi l'idée que quoi qu'on fasse, on est toujours second vis-à-vis de la nature et du démiurge (deux concepts qui se lient comme dans la conception aristotélicienne de la *physis*). Par opposition avec la nature – ressource de l'attitude prométhéenne, c'est une nature vécue²⁰ qui est ici représentée, dans laquelle on ne se positionne pas contre la nature mais à travers elle.

En plus de la nature-ressource et de la nature-vécue qui coexistent dans la culture occidentale depuis l'antiquité, Gerald Hess dans *Éthiques de la nature*²¹, présente une troisième conception de la nature : la nature-*poiésis*²². Celle-ci correspond au pouvoir créateur de la nature, à sa force de vie. On peut la relier à la nature telle que définit par l'écologie scientifique, c'est à dire comme morceau de l'univers où il y a la vie²³, comme biosphère. La considération que la nature a une valeur intrinsèque se retrouve également dans cette attitude, alors que la nature-ressource s'arrête à une valeur instrumentale.

Dans son ouvrage, Gérald Hess donne également à ces trois conceptions de la nature, des équivalents concrets : la nature-ressource est celle de l'exploitation en tout genre, agricole, énergétique ou autre. C'est la vision qui durant la renaissance, prend le pas sur les deux autres.

¹⁹ Gloy K. dans Bourg D. et Roch P. (dir.), *Crise écologique, crise des valeurs ? Défis pour l'anthropologie et la spiritualité*. Genève, Labor et Fides, 2009.

²⁰ Gérard Hess utilise le terme de « nature-habitat », au sens phénoménologique d'habiter. Dans *Éthiques de la nature*. Paris, Presses Universitaires de France, « Éthique et philosophie morale », 2013, p. 41-60.

²¹ *Idem*.

²² Concept grec de création.

²³ Ramade F., *Éléments d'écologie – Écologie fondamentale*. Paris, Dunod, 2003.

L'historien Lenoble donne à cette victoire la date symbolique de 1632, avec la publication des *Dialogues sur les deux grands systèmes du Monde* de Galilée : « la nature va déchoir de son rang de déesse universelle pour devenir, disgrâce encore jamais connue, une machine »²⁴. La physique mécaniste devient à cette période la manière principale d'appréhender la nature, ce qui va de pair avec sa démythification. Il se développe en même temps l'idée que la nature n'a de valeur qu'instrumentale. A partir de cette période, la nature devient de plus en plus ce qui n'est pas humain, et l'humain celui qui a su dompter la nature en lui et hors de lui.

La nature-vécue est quant à elle celle de l'esthétique, de l'art et de la contemplation à travers notamment la naissance de l'idée de paysage. Le concept de *wilderness* dès le XIX -ème siècle hérite de cela. Il faut noter que même dans cette conception orphique de la nature, il y a un aspect utilitaire, comme une obligation à la beauté pour la nature qui nous obligerait ensuite à la contempler sans l'abimer.

La nature-*poiésis*, qui existe déjà dans la *physis* aristotélicienne, se retrouve également à la Renaissance, puisqu'en même temps qu'une vision mécaniste du monde et des choses s'installe, des découvertes et des avancées sont faites dans le domaine de la génétique et de la biologie. L'idée d'une continuité, d'un lien propre au vivant, est un bon exemple de cette conception de la nature. Cela correspond également au paradigme holistique dont on parlait plus haut, la nature est vue comme un tout dont l'humain n'est pas séparé. Ces trois attitudes vis-à-vis de la nature coexistent donc depuis les bases de notre civilisation, même si, schématiquement, depuis le XVI -ème siècle, c'est l'attitude scientifique qui régit notre contact avec la nature. Il s'en suit logiquement que le problème de la santéisation de la nature vient en partie de cette vision des choses. Mais on pourra également se demander si les deux autres attitudes n'ont pas également un rôle à jouer. La question du rapport esthétique à la nature pose notamment question, est ce qu'il ne s'agit pas en fait d'un rapport utilitaire d'un autre type que celui de l'attitude technoscientifique ? De l'utilité de la ressource, on passerait à la futilité du décor.

La place de la chrétienté dans ces différentes conceptions a été beaucoup discuté, et les discours sur son rôle sont contradictoires. L'importance que le christianisme a eu dans notre vision du monde en revanche, est rarement contestée, ce qui nous amène à étudier un peu les différents avis sur la question. L'historien Lynn White dans son célèbre article « *The historical roots of our ecological crisis* », considère, un peu trop schématiquement, que la religion judéo chrétienne est à l'origine de notre vision instrumentale de la nature. Il semblerait alors logique

²⁴ Lenoble R., *Histoire de l'idée de nature*, Paris, Albin Michel, coll. « L'évolution de l'humanité », 1969, p.310.

qu'elle se place dans le paradigme technoscientifique, mais il faudrait en fait séparer au sein de la mythologie chrétienne deux natures : une qui a bibliquement été créée pour l'homme, ce qui correspond donc à une nature ressource et dans une certaine mesure à une nature-vécue ; et une qui se confond avec Dieu, une nature-*poiésis* divine. De nombreux savants chrétiens se sont ainsi inscrits dans une attitude technoscientifique vis-à-vis de la nature, en la voyant comme une ressource et en lui donnant une valeur instrumentale, tout en gardant une idée de base assez holiste à travers la pensée d'un démiurge créateur. L'encyclique de 2015 du pape François, *Laudato Si'*, considère d'ailleurs que la dérive qui a mené à notre conception moderne utilitaire de la nature s'est faite à cause de la conception moderne du savoir : le savoir/pouvoir. Le mouvement à l'œuvre dans le savoir est celui d'un sujet tout puissant vers un objet malléable et utilisable à souhait. Cette conception du savoir utilisé pour la manipulation donne le rapport moderne dominateur envers la nature. On retrouve cette idée chez de nombreux auteurs indépendamment de la religion, chez Aldo Leopold par exemple, ou chez Adorno et Horkheimer²⁵, qui considère que la rationalité instrumentale réduit la raison à sa seule capacité calculante.

2. Petite histoire de la médecine et de la santé en occident.

En occident, c'est la culture gréco-romaine qui établit les bases de la médecine, autant scientifiques qu'éthiques avec la figure d'Hippocrate. La pratique du soin est liée aux dieux et prend place la plupart du temps dans les temples. Les soins sont à base de plantes médicinales, d'eaux thermales, mais également de prières et de sacrifices aux dieux. Les premiers hôpitaux voient le jour pour répondre aux besoins des campagnes militaires et des hôpitaux gratuits sont également mis en place au V^e-ème siècles avant J-C.²⁶

La médecine hippocratique prévaut à cette période en occident, elle est marquée par une relative rupture avec la religion, et met en place la théorie des humeurs, qui relie les quatre principales humeurs du corps (le sang, la lymphe, la bile jaune et la bile noire) à des traits de caractères et des éléments naturelles²⁷. On constate dans cette théorie une conception holiste du vivant qui lie l'homme à la nature et qui correspond bien au concept de nature-*poiésis* déjà évoqué. Un autre élément intéressant dans la conception hippocratique de la médecine est son rapport avec

²⁵ Notamment dans leur ouvrage *Dialectique de la raison*.

²⁶ Wear A. (dir.) *Medicine in society. Historical Essays*, Cambridge, Cambridge University Press, 1992, p.2.

²⁷ Annexe 3.

l'équilibre : « l'état de santé dépend d'une double dialectique d'accommodation et d'adaptation : d'une part de l'individu et des éléments dont il constitue le tout et, d'autre part, de l'individu et du milieu dont il est l'élément. »²⁸. La conception de la maladie n'est plus mystique, elle ne repose plus tant sur la relation homme-dieux, mais sur celle homme-environnement. La bonne santé d'un individu dépend de l'équilibre et de la modération de ses contacts avec son milieu, autant naturel que culturel, la différence n'étant pas encore conceptualisée²⁹. Le fait que cette césure entre nature et culture n'existe pas encore en tant que concept, et encore moins en tant que base de la pensée, a beaucoup d'importance. Dans la conception antique de la santé, celle-ci fait partie de la nature.

On peut s'attarder sur le rôle de l'Église et du christianisme dans la santé, comme on l'a fait pour la nature. Ce rôle est compliqué et souvent assez paradoxal. De grandes avancées sanitaires ont eu lieu en occident grâce au christianisme : Sainte Hélène, la mère de Constantin fonde par exemple le premier *geroncomion*³⁰ au début du IV^e-ème siècle après J-C, impulsant ainsi un rôle social de la femme noble romaine, celui de la création d'offices de soin. Les conciles jouent également un grand rôle dans le développement de la médecine : En 325, le concile de Nicée ordonne aux évêques d'établir un hôpital dans chaque ville où il y a une cathédrale. A la fin du IV^e-ème siècle, en 398, le concile de Carthage ordonne de maintenir un hospice près des églises³¹. La tradition des simples dans les lieux de cultes est également très importante à cette période et témoigne du savoir-faire médical acquis depuis l'antiquité. La plupart des structures de soin sont d'ailleurs pendant longtemps tenues par des ordres religieux.

Mais parallèlement à cela, l'anthropologie propre au christianisme est très parlante, elle est influencée par la philosophie grecque qui sépare l'âme du corps, Ce monde est en dessous du divin, comme le corps est en dessous de l'âme. Le corps est même considéré comme une prison pour celle-ci. Cette conception découle logiquement sur d'autres idées : ce qui vient de l'âme est meilleur que ce qui vient du corps. Le corps est dans la nature, l'âme appartient à un monde divin, là encore la hiérarchie s'applique.

Le Moyen-Age européen, une fois les grandes invasions passées, est marqué par le début du développement de la science moderne à travers une conception de la recherche de plus en plus

²⁸ Durand G., Duplantie G., Laroche Y., Laudy D. *Histoire de l'éthique médicale et infirmière*. Les presses de l'université de Montréal. Edition Inf., 2000. P .35.

²⁹ Meyer P. et Triadou P. *Leçons d'histoire de la pensée médicale*, Paris, Odile Jacob, coll. Sciences humaines et sociales en médecine, 1996, p.26-27.

³⁰ Lieu de soin pour les personnes âgées.

³¹ Durand G., Duplantie A., Laroche Y., Laudy D. *Histoire de l'éthique médicale et infirmière*. Les presses de l'université de Montréal. Edition Inf., 2000.

basée sur l'observation et l'expérimentation, et par une ouverture commerciale et savante, notamment avec l'Asie et l'Islam. La pharmacopée s'enrichit de nombreuses plantes grâce à ces échanges. La pensée médicale du Moyen-Age repose schématiquement sur deux courants : l'un porté par la foi, l'autre par la raison, même si les deux s'entremêlent souvent. Pendant le bas Moyen-Age, un mouvement de professionnalisation et d'encadrement de la médecine prend place : Le chapitre 233 du *Livre des Assises de la Cour des Bourgeois*, texte rédigé au début du XII -ème siècle à Jérusalem, légifère par exemple sur les médecins dont les patients meurent en cours de traitement³². En 1131 le concile de Reims interdit aux moines la pratique de la médecine, jugeant que cela les détourne de leur devoir religieux. Parallèlement à ces actions de recensement se mènent des actions de contrôle, les autorités religieuses recherchent la sorcellerie et la magie noire. Il peut paraître paradoxal que le début des chasses aux sorcières, qui causeront entre 80 000 et 200 000 morts, coïncide avec le début de la pensée rationnelle et des avancées scientifiques. Une clé de lecture possible de ce fait, est que la haine qui s'est déchaînée envers toute une partie de la population vient d'un refus des autorités, autant étatiques que religieuses, que cette dite partie soit en dehors des lois et des règles qui se mettent en place. En même temps que la raison et l'esprit prennent de l'importance, le folklore de la sorcière devient intolérable. C'est déjà un certain rejet de la nature, sur lequel nous reviendrons, qu'on peut entrevoir ici, à la fois celle qui est hors de nous et celle qui est en nous. Les plantes et le chat noir sont l'apanage de la sorcière, elle est liée à la fois au végétal et à l'animal alors que ce sont les avancées techniques et la supériorité humaine que les autorités veulent mettre en avant. Elle représente aussi le côté émotionnel et incontrôlable car magique de l'être humain. La nature sauvage du folklore populaire est une nature-*poïésis* qui va à l'encontre de l'idée qui prévaut, celle que l'esprit humain peut tout comprendre et tout démystifier. Dans cette optique, ce n'est pas cette nature qui « doit » soigner, mais l'esprit humain. La santé est définie comme devant venir de l'homme, et pas de la nature. L'esprit se place à la fois au-dessus de la nature et au-dessus du corps, et logiquement, il s'en suit que le savoir rationnel, théorique se place également au-dessus de la pratique. Ainsi en 1422, la faculté de médecine de Paris fait prêter un serment aux herboristes, qui contient des engagements matériels (ouvrage à avoir, clerc assistants à choisir...) mais aussi éthique (ne rien donner sans qu'un maître l'ait prescrit, respecter les doses...), leur connaissance est considérée comme moindre que celle des médecins. De la même façon les chirurgiens, qui ont un rapport direct avec la chair et le corps, ont également un statut social en dessous de celui des médecins.

³² Pour consulter ce texte : <http://www.cn-telma.fr/relmin/extrait136975/> .

La Renaissance est marquée par un climat d'émulation intellectuelle, par la découverte des Amériques et par de nombreuses avancées scientifiques, techniques et artistiques. Mais ces échanges de plus en plus nombreux amènent également de nouvelles maladies, la variole et la syphilis notamment font des ravages. On a vu que le concept de nature avait en grande partie pris un sens de ressource à cette période, mais le paradigme technoscientifique s'applique également à la médecine et à la conception de la santé, surtout durant l'époque moderne qui suit avec le début de l'industrialisation, les Lumières et la naissance du capitalisme. La concentration des gens dans les villes font que la santé publique devient de plus en plus primordiale. La médecine est surtout touchée par un nouveau paradigme : la séparation corps – esprit opérée par Descartes dans le *Discours de la méthode*, considérée comme à l'origine de la méthode médicale anatomoclinique. Le corps humain, comme la nature avant lui, est considéré comme une machine, par conséquent en médecine, ce n'est plus la personne qui est malade, mais l'organe ou la partie. Ses théories touchent aussi les sciences de la nature, cette dernière devenant un pur objet de science et une ressource. L'état de santé n'est plus considéré comme naturel, et la médecine devient pour ainsi dire un travail de construction de la santé, qui n'a logiquement pas plus de limite que l'esprit humain. Même si on retient la pensée de Descartes comme les débuts de la pensée occidentale moderne, on peut se rendre compte que sa pensée a été « préparé » en amont par de nombreuses autres théories.

Il faut également noter à cette période le début du devoir social du médecin, et la naissance de courants déontologiques indépendants de la religion.

L'ère industrielle voit quatre dynamiques principales³³, qui amènent toutes des changements dans la conception de la santé et dans celle de la nature : Le travail artisanal est de plus en plus remplacé par la production à grande échelle ; l'utilisation des machines s'accroît ; le développement des villes accentue la rupture avec la nature ; enfin on passe d'une économie agraire pour l'essentielle, à une économie de marché. Avec la production à grande échelle, le rapport à l'humain change, les hommes et femmes qui travaillent dans les usines sont eux-mêmes des outils de travail, des pièces de la machine. Mais les conditions de travail qui se mettent en place amènent aussi des révoltes et des demandes sociales, notamment en termes de santé et de sécurité, mais également en termes d'écologie. L'utilisation croissante des machines est significative du climat d'innovation technologique de cette époque, pendant laquelle on ne se soucie pas encore de pollution, mais est aussi significative du paradigme technoscientifique

³³ Durand G., Duplantie A., Laroche Y., Laudy D. *Histoire de l'éthique médicale et infirmière*. Les presses de l'université de Montréal. Edition Inf., 2000.

dont on parlait plus haut. L'urbanisation s'inscrit également dans cette idée, et amène en même temps des problèmes de santé publique et d'hygiène. Le passage à l'économie de marché participe au fait que la santé et la nature sont de plus en plus considérées comme des ressources monnayables.

Le XIX -ème siècle voit de plus en plus de progrès scientifiques et techniques mais également un accroissement du contrôle de l'état, y compris dans le champ de la médecine. La création des premiers hôpitaux modernes sont révélateurs à la fois d'un accroissement d'importance de la santé publique et du changement qui a eu lieu dans la pensée médicale après Descartes. Les hôpitaux soignent en masse, ce sont des « machines à guérir »³⁴ ce qui permet des statistiques, la méthode scientifique de référence pour tirer des hypothèses. L'observation individuelle n'est plus considérée comme une technique valable. La méthode anatomoclinique repose également sur la dissection, ce qui est également révélateur d'un changement de statut du corps et du culte³⁵. Même si les dissections ont débuté dès la Renaissance, elles sont restées mal vues pendant longtemps, le fait qu'elles deviennent nécessaires à la validité scientifique d'une théorie montre bien que le corps perd définitivement son caractère sacré.

Avec les recherches de Claude Bernard³⁶ notamment, la médecine devient liée au travail en laboratoire. L'importance mise sur l'observation couplée aux avancées techniques des microscopes et autres appareils, amène de grandes découvertes en termes de cellules puis de molécules. Ces découvertes auraient pu avoir un grand impact anthropologique, puisqu'elles montrent que nous sommes nous-même composés d'êtres-vivants, que nous sommes un milieu. On peut même supposer qu'un rattachement à la nature aurait pu se faire par-là, mais cette méthode scientifique reste ancrée dans une conception de l'homme-machine, et ces découvertes n'amènent en termes d'anthropologie du vivant que d'avantage de réduction de l'homme à ses propriétés chimiques et physiques. La vie est considérée comme « un processus d'interaction entre les cellules »³⁷ et la maladie comme un problème purement chimique et physique. On est dans une approche matérialiste et analytique, ce qui participe aussi à la spécialisation et à la fragmentation de la médecine. Le patient devient un *objet* d'étude, et la communication médecin-malade se perd. Cela est aussi un terrain propice à la santéisation, le patient s'il se sent

³⁴ Selon le titre de l'ouvrage de Foucault : *Les machines à guérir : aux origines de l'hôpital moderne*.

³⁵ J. Goldstein, *Console and Classify: the French Psychiatric Profession in the nineteenth Century*, Chicago, University of Chicago, 1987, p.60.

³⁶ Sa méthode est schématiquement la suivante : observation – expérimentation ou comparaison – raisonnement expérimental.

³⁷ Durand G., Duplantie A., Laroche Y., Laudy D. *Histoire de l'éthique médicale et infirmière*. Les presses de l'université de Montréal. Edition Inf., 2000, p.206.

traiter comme un objet va légitimement avoir envie de plus de considération, ce qui va l'amener à prendre en charge lui-même sa santé.

L'époque contemporaine apporte des guerres, des crises économiques et d'immenses progrès scientifiques et techniques. Cette accélération des choses et ces nombreux événements vont déboucher sur de nombreux questionnements éthiques ainsi que sur la conceptualisation de la bioéthique dans les années 1960. La tuberculose et le typhus déclinent fortement, mais la grippe, notamment espagnol, et la syphilis font toujours des ravages. La mortalité dû au cancer augmente également drastiquement en Europe. En France, la progression est de 60% entre 1936 et 1962³⁸. Les industries pharmaceutiques deviennent de plus en plus actives dans la recherche, la plupart du temps par stratégie commerciale et non par éthique. Leur implication dans les recherches permet la mise en place d'un « arsenal thérapeutique »³⁹. Depuis toujours les composés des médicaments sont d'origine naturel, mais la chimie de synthèse donne lieu à de nombreuses autres possibilités. Même si les médecins ont déjà une approche bio – psycho – social dans le traitement de leurs patients, la tendance globale reste bloquée dans le mécanisme cartésien et le corps reste considéré comme une machine. Bien sûr dans la recherche médicale, il est utile, voir nécessaire, d'avoir cette approche rigoureuse et de regarder l'homme « sous toute ses coutures », d'étudier ses parties. Mais le principal problème éthique de ceci, est que cette technique scientifique est passée dans l'anthropologie, dans la façon dont on voit les autres et dont on se voit nous-même.

Aujourd'hui de plus en plus de recherches en éthique témoignent des doutes quant à ce système médical, la souffrance des soignants eux-mêmes illustre le problème, et le regain populaire d'intérêt pour des médecines étrangères la plupart du temps holistes, montre un doute banalisé quant à cette vision de l'humain.

En même temps que la bioéthique se développe la pensée critique liée à la santéisation, dès les années 1970. Comme nous avons commencé à le voir en introduction, le concept de santéisation désigne le fait que la promotion de la santé et la gestion qu'on fait de sa santé monte au plan de devoir et de moralité individuelle et sociale. A la base, la critique de la santéisation comporte des enjeux sociaux et politiques, les problèmes se posent vis-à-vis de la vision de la personne, de son autonomie par rapport au pouvoir. On peut aussi déterminer des enjeux éthiques, vis-à-

³⁸ Durand G., Duplantie A., Laroche Y., Laudy D. *Histoire de l'éthique médicale et infirmière*. Les presses de l'université de Montréal. Edition Inf., 2000, p.206.

³⁹ Meyer P., Triadou P. *Leçons d'histoire de la pensée médicale*, Paris, Odile Jacob, coll. Sciences humaines et sociales en médecine, 1996, p. 295.

vis de la moralisation de la santé et de la valeur de la vie. Ces enjeux moraux et sociaux peuvent également être questionnés dans le champ de l'écologie et de la nature, mais avant de préciser cela, il est nécessaire de s'attarder sur la question de la santéisation en général. Il faut noter que les penseurs qui théorisent la santéisation ont presque chacun leur propre définition du terme, ce qui élargit considérablement les enjeux, et que de nombreux autres considèrent qu'elle n'existe pas. Il faut également noter que la santéisation s'inscrit dans la médicalisation, c'est-à-dire l'idée qu'on traduit de plus en plus de phénomènes humains par des termes et des valeurs médicales, comme santé et maladie par exemple. On peut résumer en considérant la médicalisation comme ce qui touche aux causes et aux interventions biomédicales, alors que la santéisation est plus une prescription morale sur les habitudes de vie et les comportements, sur ce que devrait être ou devrait faire les personnes (ou l'environnement dans le cas de la santéisation de la nature).

Dans son ensemble de cours *Sécurité, territoire, population : cours au Collège de France*, donné dans les années 1977 et 1978, Michel Foucault développe une réflexion autour du pouvoir pastoral, qu'il considère comme un type de gouvernementalité particulier toujours en vigueur dans certains aspects de notre modernité, et notamment dans le domaine de la médecine⁴⁰. Il fait reposer celui-ci sur trois propriétés : le fait de ne pas s'imposer à un territoire mais à « une multiplicité en mouvement »⁴¹, la volonté de soin et de bienfaisance à l'œuvre dans ce pouvoir, et son caractère individualisant : le troupeau repose sur chaque mouton, et par analogie la société repose sur chaque individu. Cette dernière caractéristique est pour Foucault une des bases de l'individualisme croissant dès le XVI^e-ième siècle. Le pouvoir pastoral a pour Foucault la particularité de s'intéresser aussi bien aux pensées qu'aux actes (d'où l'importance de la confession dans la tradition chrétienne), et se retrouve dans la médecine moderne, par exemple durant les consultations où le patient est amené à une forme de confession. La santéisation s'inscrit pour lui dans cette forme de pouvoir, et est également une conséquence de la sécularisation : puisqu'il n'y a plus de dessein supérieur et mystique, on recherche le bien-être dans cette vie. Crawford, un des premiers utilisateurs du concept en 1980 dans son article « *Healthism and medicalization of everyday life* », associe lui-aussi la santéisation à toutes les valeurs individualistes modernes : autonomie, responsabilité, capacités individuelles. En 1975, le rapport canadien de Marc Lalonde, alors ministre de la santé, s'inscrit dans cette idée, il

⁴⁰ Foucault M., *Du gouvernement des vivants*. Cours du collège de France 1979-1980, Hautes études, EHESS, Paris, Gallimard, 2012.

⁴¹ Foucault M., *Sécurité, territoire, population : cours au Collège de France, 1977-1978*, éd. Par M. Senellart sous la dir. de F. Ewald et A. Fontana, Paris, Gallimard/Seuil, 2004, p.130.

considère que les avancées médicales dépendent en grande partie du comportement des individus : « Les hôpitaux, les médecins, les chirurgiens et la profession infirmière consacrent le gros de leurs efforts au traitement des maladies causées par des éléments nocifs du milieu et des excès sur le plan individuel. »⁴²

Bien sûr il y a des nuances à faire entre le malade passif et totalement dépendant de la médecine et l'individu - acteur de sa santé totalement en accord avec une éthique néo libérale et individualiste, mais la tendance à la santéisation est surtout problématique en raison de son aspect moralisateur. L'« *empowerment* »⁴³, ou l'autonomisation des individus, qui peuvent désormais avoir une légitimité à gérer leur santé, est loin d'être une mauvaise chose, mais on peut questionner le fait que cela passe par un devoir moral, « un processus d'internalisation de problèmes externes plaçant l'individu dans une position où il se doit de prendre toutes les mesures nécessaires pour demeurer entièrement fonctionnel en société ».⁴⁴

Depuis le début de la médecine en Occident, celle-ci est évidemment en lien avec la santé, elle vise selon les conceptions et les périodes, à la restaurer, la réparer ou l'améliorer. Mais avec le concept de santéisation, la santé s'autonomise, si ce n'est de la médecine au sens large, au moins de la figure du médecin et de la médecine en tant qu'institution, souvent liée à un gouvernement. L'individu pour gérer sa santé, peut par exemple se tourner vers d'autres formes de soin, et l'intérêt croissant, dans le monde occidental, pour les médecines traditionnelles orientales montre bien ce processus.

La santéisation appliquée à la nature dépend des différentes nuances qu'on a pu voir à travers toutes ces définitions et conceptions, mais nous nous permettrons de rester un peu à l'écart des conceptualisations précises qui sont faites en ce qui concerne ce terme, pour le définir assez largement comme la considération sociale que la nature a le devoir d'être bonne pour notre santé et l'utilisation de la santé comme d'une valeur à des fins de contrôle, que ce soit économiquement, politiquement ou individuellement. Au sein de la santéisation de la nature, on retrouve donc les questions liées à la médecine, mais aussi à la sécurité.

⁴² *Nouvelle perspective de la santé des canadiens. Un document de travail.* Rapport du ministre de la Santé nationale et du Bien-être social, Marc Lalonde, 1975.

⁴³ Le terme anglais en incluant le mot de « pouvoir » est à mon sens plus parlant que le mot français.

⁴⁴ Fraser P., « Autonomisation de l'individu : l'exportation du modèle américain ». Cité dans Poliquin H., « Analyse critique et dimensionnelle du concept de santéisation », Institut National de Santé Publique du Québec, 2015, p14.

B. Des santés et des natures

Depuis quelques années, un véritable marketing s'est mis en place autour des bienfaits de la nature. De nombreux livres sont vendus sur diverses techniques de méditation en pleine nature, sur les bains de forêt (Shinrin Yoku) ; des entreprises proposent des retraites spirituelles ou des marches accompagnées en pleine nature ; de plus en plus de magasins biologiques voient le jour. Ce succès commercial repose sur plusieurs choses, tout d'abord les études scientifiques sur les effets bénéfiques de la nature sur notre santé sont de plus en plus nombreuses, ensuite de plus en plus de personnes sont en demande de lien avec la nature et de plus en plus d'organismes ou entreprises en proposent. Les liens de cause à effet entre ces différents éléments sont plus délicats à éclaircir. L'offre s'est-elle développée suite aux études scientifiques qui ont fait émerger la demande ; les organismes à l'origine de l'offre ont-ils financés ces études pour faire monter la demande ? Les causes sont probablement multiples. Au sein de la demande elle-même, ce qui est recherché est très divers : bienfaits purement physiques, reconnaissance sociale, lien culturel avec la nature ou effets psychologiques par exemple. Nous essaierons ici d'expliquer les enjeux de la santéisation de la nature en suivant les trois types de santé définis par l'OMS : la santé physique, la santé psychologique et la santé sociale. Ces trois types de santé⁴⁵ sont également le plan de mon travail de stage⁴⁶, qui vise à montrer comment la nature peut être bénéfique pour la santé à ces différents niveaux. Il s'agira ici de comprendre que même si le contact avec certaines formes de nature est en effet bon pour la santé, cela n'empêche pas le problème de la considération qu'elle doit l'être dans son entièreté.

1. La santé physique

Le succès commercial dont on parlait plus haut repose sur une nature souvent plus fantasmée et construite que réelle. La nature, dans l'idéal vert chlorophylle, est ressource mais elle est aussi « ressourçante » et bienfaisante pour la santé.

⁴⁵ Si au départ il me semblait trop simpliste de séparer la santé en ces trois archétypes, il s'est avéré que c'était la manière la plus claire de procéder, notamment parce que la plupart des gens sont familiers avec ce découpage.

⁴⁶ Annexe 2.

L'écrivain et journaliste américain Richard Louv, étudie dans les années 2000 ce qu'il appelle le « *nature deficit disorder* »⁴⁷, notamment dans son ouvrage le plus connu *Last child in the Woods*. Lorsque ce livre paraît en 2005, le taux d'obésité aux États-Unis est en constante augmentation. L'auteur relie ce problème de poids ainsi que d'autres pathologies, surtout d'ordre comportementale (trouble de l'attention et hyperactivité notamment), au syndrome de manque de nature. L'augmentation de l'obésité est pour lui en partie causée par la sédentarité et le mode d'alimentation de nos modes de vie occidentaux. Ces deux aspects de notre culture font pour lui partie du syndrome de manque de nature, car ils découlent de notre manque de contact avec elle. De plus en plus d'études dans cette veine trouvent des causes environnementales à des problèmes de santé physique. Depuis 2010 par exemple, les recherches de Ian Morgan, de Donald Mutti et de Frank Schaeffel montrent que la forte expansion⁴⁸ de la myopie en Asie, en Europe et en Amérique du nord, est due à un manque d'exposition à la lumière naturelle et à des espaces visuellement dégagés. Si ce type d'étude est récent, il faut noter que bien avant que le terme d'environnement ait le sens politique qu'il a aujourd'hui, de nombreux débordements industriels ont eu lieu et ont provoqué des manifestations et de vives inquiétudes dans la population. La santéisation ne s'applique pas à ces exemples en raison de l'inquiétude, légitime et évidente, pour leur santé des individus touchés par des problèmes aux causes environnementales, mais en raison de la hiérarchie qui s'applique socialement entre les problèmes purement écologiques et les problèmes d'ordre de la santé, de l'hygiène ou de la sécurité. Prenons l'exemple concret de l'aéroport de Notre Dame des Landes : Ce qui a le plus inquiété et ce dont les médias et les politiques ont parlé en grande majorité, c'est des troubles à l'ordre social, pas des questions écologiques pourtant à l'origine du problème. Et ce qu'ont fait valoir les personnes lorsque le projet de construction a été lancé, ce sont les atteintes à leur qualité de vie. Il ne s'agit pas de dire que ce n'est pas une raison suffisante, loin de là, mais de noter que les arguments purement écologiques, n'ont que très peu pesé dans la balance. Le syndrome de manque de nature (vocabulaire qui s'inscrit d'ailleurs totalement dans la médicalisation, en transformant la cause de syndromes en syndrome) voit le jour devant les problèmes de santé qu'il englobe, et non devant les problèmes écologiques et anthropologiques dont il découle. Cette hiérarchie, souvent tacite, montre bien notre manière instrumentale de considérer la nature en tant que société, ce qui amène à des transformations physiques de l'environnement et des manières de se comporter vis-à-vis de l'espace dans lequel on évolue.

⁴⁷ Que l'on traduira par « syndrome de manque de nature ».

⁴⁸ Dans une étude publiée en 2011 dans *Ophthalmic and Physiological Optics*, le professeur Seang-Mei Qaw de l'université de Singapour montre que 78.4 % des enfants chinois de 15 ans vivant en ville sont myopes.

On peut prendre l'exemple de notre perception des médicaments : la plupart viennent de plantes ou d'éléments naturels, mais nous considérons la plupart du temps que cette nature ne devient bonne pour la santé qu'après être passée dans les mains des scientifiques ou dans les machines industrielles. Qu'après avoir été « culturisé » pour ainsi dire.

Un autre exemple est celui du modelage de l'environnement, ce qui n'a rien de nouveau, et ne s'inscrit bien sûr pas toujours dans la santéisation, mais certaines transformations de l'environnement posent question.

On peut commencer par opérer un découpage schématique entre la nature que nous nous sommes construite, la ville, et celle de « dehors », la nature sauvage. Entre ces deux extrêmes se pose notamment la question des villages, de la campagne et des espaces dédiés à l'agriculture ou à l'élevage, qui sont tous des entre-deux. Il faut aussi noter que ce découpage est assez récent, durant l'Antiquité par exemple, le clivage qui place la campagne du côté de la nature et la ville du côté de la culture n'existe pas encore, peut-être du fait que la densité de population entre les deux n'a pas l'écart qu'elle a aujourd'hui, la séparation se fait donc plutôt entre les lieux habités et inhabités. Ces derniers représentant déjà l'idée d'une nature sauvage, parfois sacralisée par la présence de temples, mais la différence entre le civilisé et le barbare se fait aussi au niveau de l'espace.

La question de l'urbanité est complexe et parfois paradoxale, la ville est un lieu communément perçu comme à l'opposé de la nature mais aussi comme nature de l'homme. Pour construire la nature rêvée, on n'hésite pas à modifier le terrain, à détourner les fleuves, remblayer les lacs ou recouvrir les marais. Et pourtant Central Park est peut-être plus emblématique de New York que ses nombreux gratte-ciels, Babylone est inséparable du souvenir de ses jardins suspendus. « La nature en ville » est une formule qu'on peut lire aujourd'hui sur de nombreux panneaux annonçant des travaux, mais de quelle nature parle-t-on ? La ville était, et est peut-être toujours, censée être une nature bienfaisante et sécurisante pour l'homme, la nature bonne pour la santé par excellence⁴⁹. La vision fonctionnaliste de Le Corbusier reste assez ancrée dans la gestion de la nature en ville, avec le triptyque soleil, espace, verdure, trois points qui s'inscrivent autant dans la santé publique que dans l'écologie. Mais même si une ville répondait dans son entièreté à ces éléments, si la nature en dehors d'elle reste pensée comme son altérité, la nature qu'elle accepte en son sein reste superficielle. Si elle est pensée comme un rempart contre la nature

⁴⁹ Le constat que la société et la ville sont sources de nombreuses maladies est en cela difficile à accepter, puisqu'il revient à dire que nous créons nos propres maladies, que nous sommes nos propres virus.

« sauvage », elle n'en intègre que certaines parties, elle devient un filtre à nature, qui laisse passer juste ce dont elle a besoin pour donner du cachet, à l'image des innombrables platanes parqués en ligne au bord de la route. En cela, la tendance assez récente, de remise de nature en ville, si elle n'est pas critiquable en soi, pose question dans ses fondations. Cette nature utilitaire et consommée, un chemin pour se promener et du bois pour la cheminé, est l'image même de la considération que la nature doit être bonne pour la santé et le bien-être, « et c'est tout » pourrait on rajouter, ce qui n'est pas utile n'a pas à être dans le plan. Le paradoxe étant qu'elle découle de cette volonté de contrôle qui veut que la nature soit bonne pour la santé alors qu'elle ne l'est même pas vraiment, nous pourrions y revenir plus tard. Il ne s'agit bien sûr pas de dire qu'il faudrait intégrer en ville une nature dangereuse pour la santé, mais de noter que la vision utilitaire que nous avons actuellement est extrêmement restreinte et enferme certains espaces urbains dans une mascarade de nature extrêmement pauvre. L'image maintenant presque parodique des lotissements aux maisons identiques et au gazon très vert en est une parfaite métaphore.

La ville moderne est considérée comme *notre* espace, la nature est mise dehors, au départ très concrètement derrière les murs des cités. Les morceaux de nature que l'urbanisme réintègre peu à peu répond à un besoin, notamment parce que la ville elle-même nous rend malade, mais cette réintégration reste bloquée dans une conception utilitaire de la nature qui ne suffit pas à la réunion entre ville et nature, mais qui pousse la ville à « manger » cette nature. Sans mentionner le fait qu'il est compliqué de réintégrer socialement cela même qu'on a conjuré : la ville a été pensée et créée comme un artefact qui répond aux lois de la raison, aux lois de la société, en opposition avec le désordre et le danger de la nature. Les tendances modernes à l'assainissement de tout et la sécurisation de chaque rue, même cachées derrière des discours de logique et de raison restent des inquiétudes millénaires face à un potentiel danger physique. Mais il se pose aujourd'hui la question suivante : jusqu'où est-il possible d'aller dans l'adaptabilité au profit de la santé sans nous mener nous même dans une dystopie ? D'autant plus que la définition de la santé complique encore les choses : qui la définit ?

2. *La santé psychologique*

« Les Parisiens montrent aujourd'hui un goût immodéré pour la campagne. À mesure que Paris s'est agrandi, les arbres ont reculé et les habitants, sevrés de verdure, ont vécu dans le continuel

rêve de posséder, quelque part, un bout de champ à eux. Les plus pauvres trouvent le moyen d'installer un jardin sur leurs fenêtres ; ce sont quelques pots de fleurs qu'une planche retient ; des pois de senteur et des haricots d'Espagne font un berceau. On loge ainsi le printemps chez soi, à peu de frais »⁵⁰

Il est difficile de parler de santé en généralisant, peut-être encore plus dans le cas de la santé psychologique difficilement séparable de la subjectivité de l'individu. Pourtant les normes qui parcourent notre société demandent une prise de position et impliquent des comportements et des ressentis qui comptent beaucoup dans le bien-être des individus.

Entre les années 1920 et 1930 en France, les congés payés se développent et montre un engouement pour les vacances à la mer et la plage. Aujourd'hui les jardins partagés sont de plus en plus nombreux dans les villes. L'association de la nature, pour le citadin mais pas seulement, au calme et à l'authenticité en fait un outil de repos psychologique, une coupure avec les soucis de la société. En ville, les individus essaient d'intégrer de la nature à leur vie, même en infime quantité, comme une jardinière au bord d'une fenêtre. D'ailleurs la pensée écologique de la ville est inséparable de sa pensée sociale, si les mouvements politiques écologistes sont nés en ville c'est bien parce que c'est là qu'on s'est rendu compte en premier lieu qu'il y a un problème dans notre relation avec la nature et que les espaces hyper pollués de la révolution industrielle sont difficilement viables. La nature est bonne pour la santé psychologique, c'est une idée plus répandue qu'on ne pourrait le croire dans une société qui s'est longtemps définie par opposition à elle. Il se développe d'ailleurs aujourd'hui, dans une moindre mesure, des soins pour les problèmes psychologiques ou psychiatriques qui reposent sur la nature, que ce soit par des sorties, du jardinage ou seulement des odeurs. Scientifiquement, les effets de la nature sur la psychologie sont aussi de plus en plus étudiés, les travaux de thèse de Jordi Stephan en psychologie par exemple, exposent diverses expériences qui montrent entre autres que les patients malades avec une vue sur la cour récupèrent plus vite que ceux qui ne voient pas de nature, ou que les prisonniers dont la fenêtre donne sur l'extérieur se conduisent mieux. De quelle nature parle-t-on dans ces bienfaits psychologiques ? Cela dépend de la nature que chaque individu rêve, au sens de Bachelard, et désire. Bachelard reprend dans sa philosophie les quatre éléments antiques, le feu, l'air, la terre et l'eau, pour en faire des espaces intérieurs de l'homme, qui contribuent à faire de lui qui il est : « La rêverie a quatre domaines, quatre pointes par lesquelles elle s'élanche dans l'espace infini. Pour forcer le secret d'un vrai poète [...],

⁵⁰ Émile Zola, *Le Capitaine Burle et autres contes*, Paris, Famot, 1983, p.225.

un mot suffit : « Dis-moi quel est ton fantôme ? Est-ce le gnome, la salamandre, l'ondine ou la sylphide ? ». »⁵¹. Si la nature doit être bonne pour la santé psychologique, il faut qu'elle soit source de bien-être or l'absolue subjectivité du milieu fait qu'un environnement commun ne peut pas être adapté selon l'intériorité de chacun. On peut supposer alors, que vouloir le modeler selon quelque chose que tout le monde souhaite : la santé et la sécurité, est une solution logique, qui peut donc facilement se transformer en norme social. Mais ce n'est pas à la logique d'un lieu qu'on s'attache en premier lieu, c'est à son ressenti. Un lieu qui ne répond qu'à la logique se rêve-t-il encore ? L'obsession de la santé parfaite se ressent sur la nature, que ce soit en ville ou à la campagne, on habite un espace en souhaitant la santé et la sécurité qu'on nous vend, les éléments de Bachelard ne jouent plus un grand rôle. La multitude de messages, officiels ou non, qu'on reçoit sur l'art et la manière dont on doit se comporter, se laver, manger, dormir, et beaucoup d'autres verbes, si on veut être en bonne santé et en sécurité illustrent parfaitement le terme d'obsession. Mais encore une fois il faut noter que la santéisation, ici sous la forme d'une demande croissante de santé, a amené de nombreux progrès sociaux qui se ressentent dans l'aménagement de l'espace. Les habitations ont (majoritairement) cessées d'être entassées par soucis de profit foncier, les usines polluantes se sont (relativement) éloignées des villes. Aujourd'hui la problématique des déserts médicaux dans les campagnes montre cependant que même le vernis d'amélioration sociale est fin et ne suffit pas à combler nos difficultés à habiter les lieux. A l'inverse l'inquiétude de certaines personnes et associations face à l'adaptabilité des espaces sauvages, des espaces encore non utilisés, montre le refus que le discours de santé et de sécurité soit trop élargi.

On peut également se demander, mais cela requerrait des connaissances en psychologie plus développées, si la considération qu'il est normal que la nature soit bonne pour la santé, ne pose pas un problème psychologique en soi. Se sont on légitime à considérer notre santé personnelle comme la valeur de référence ?

3. *La santé sociale*

« On ne séjourne pas impunément au fond des grottes, ni dans les grands ensembles de banlieue. On ne navigue pas pour rien sur l'infini vide de la mer. Le rocher vous change, le marais vous

⁵¹Bachelard G., *La Psychanalyse du feu*, ch. 6 : « Le complexe de Hoffmann », Gallimard, Folio Essais, 1985, p. 154.

pénètre, le métal vous modèle et des mentalités collectives surgissent de l'imposition à des multitudes des même conditions d'environnement. »⁵²

Comme on l'a vu pour les individus, une société aussi est habitée par son lieu. Cela pose la question de ses contacts avec le sol qu'elle utilise, celui sur lequel elle se base. L'idée que la société occidentale moderne est coupée de la nature et est une société du déracinement, se trouve dans de nombreux ouvrages. La question devient alors celle du refus du contact avec le sol. La théorie du métabasisme, appliqué à la société, considère que celle-ci n'a besoin d'aucune base, d'aucune substance au sens antique du terme « *sub stare* » : ce qui se tient dessous. Les causes décriées sont nombreuses, tout comme les conséquences. Le psychologue Peter Kahn utilise l'expression *d'amnésie environnementale générationnelle*, pour exprimer l'idée que les enfants, et donc futurs adultes, sont de plus en plus déconnectés de la nature et oublient tout simplement son importance. Dans son article « *Children's affiliations with nature : structure, development, and the problem of environmental generational amnesia* », il l'explique comme suit :

« Imaginez que votre nourriture favorite est la seule source d'un nutriment essentiel et que sans lui chacun souffre d'asthme léger et d'une augmentation du stress. Maintenant, imaginez une génération de gens qui a grandi dans un monde où cet aliment n'existe pas [je rajouterais : « ou qu'il n'est plus considéré comme comestible »]. Dans ce monde, les gens ne se sentent pas privés de cette nourriture si goûteuse (cela n'a jamais été dans l'esprit de quiconque qu'elle pouvait exister) et ils auront accepté l'asthme léger et le stress comme la condition humaine normale. La nature est comme cette nourriture »⁵³

Kahn utilise ici le terme nature au sens qui prévaut chez les penseurs écologiques : ce qui n'a pas été fait par l'homme. Aussi si la ville peut être définie comme une nature humanisée, ce qu'elle filtre de la nature autre qu'arrangée à notre convenance reste questionnable, il ne s'agit pas du tout de la même nature que celle qu'on refuse au sein de la société. Le problème étant que si on peut marquer une différence assez clairement dans le discours, dans les actes c'est la nature dans son entièreté qui « doit » être propre et bien rangé. Derrière cet aspect de la santéisation, on commence à voir un problème tout autre : notre culture a ancré dans nos

⁵² François Terrasson, *La peur de la nature*, Paris, 1997, Sang de la terre, p. 85.

⁵³ Kahn, P.H., *Children's affiliations with nature: structure, development, and the problem of environmental generational amnesia*. In P. H. Kahn & S. R. Kellert (Eds.), *Children and nature: psychological, sociocultural, and evolutionary investigations*, pp. 93–116. Traduction d'Anne Caroline Prévot.

représentations la nature non humaine comme un outil, or un outil est maîtrisable. De la même façon notre culture s'est instituée comme en opposition à la nature et le dualisme est tenace. Si la culture met l'accent sur la santé, les questions d'écologie qui ne sont pas reliés à des questions de santé, qui ne nous servent à rien très concrètement, passeront toujours en second plan, comme le luxe qu'on peut se permettre quand tout va bien. Mais on ne peut pas ignorer le fait que de plus en plus de personnes cherchent des bienfaits moraux et du lien avec la nature dans d'autres cultures (parfois même disparues ou totalement fantasmées) qui leur semblent pourtant mieux répondre que la nôtre à certains besoins. Traiter cela uniquement comme une résurgence pseudo-hippie⁵⁴ est au mieux un refus d'étudier une question sociétale à part entière et un fait : de plus en plus de personnes se tournent vers d'autres modes de représentation de la nature et de la culture qui ont plus de sens pour eux. A cet égard la citation de Kahn présente également un paradoxe frappant : alors que la santé est sur toutes les lèvres (même s'il s'agit parfois plus de santé économique qu'humaine), autant celles des individus que des politiques ou des scientifiques, la barre de l'échelle descend pour ainsi dire, la société cause elle-même ses maladies et la frontière entre le normal et le pathologique montre encore une fois à quel point elle est mouvante.

On a vu plus haut que la santéisation non appliquée à la nature, était relié à un individualisme croissant, lui-même en lien avec la sécularisation (pour Michel Foucault), et un certain désenchantement du monde (pour Charles Taylor). On choisit le sain à défaut du saint et le droit à la santé devient un devoir, individuel et collectif, de la maximiser. Il existe évidemment des formes de nature bonnes pour la santé, physique, psychologique ou sociale, mais si la santé est la valeur par excellence, alors la nature qui n'est pas utile en termes de santé, voir dangereuse, n'a plus de valeur. L'accent mis sur la santé au niveau social s'étend à l'environnement, et dès lors se pose un problème qui vaut pour tous les types de santé : que faire de la nature qui n'est pas bonne pour la santé ? Est-ce que la mettre en dehors des murs de la cité suffit ? Et lorsque c'est justement la cité qui pose problème, que faire ? Avant de nous pencher sur les enjeux éthiques de ces questions, nous essaierons d'étudier plus en détail le pourquoi de la santéisation de la nature.

⁵⁴ Cela arrive que ce soit vrai, mais c'est alors une dérive qui vient de notre propre société et pas de celles qui sont visées.

II. Pourquoi la santéisation ?

On peut préciser avant d'étudier les causes de la santéisation de la nature, ce que signifie un devoir pour la nature. Il ne s'agit bien sûr pas d'une législation qui obligerait la nature à être bonne, mais du fait que socialement et individuellement, nous considérons que toute forme de nature qui ne serait pas bonne pour la santé, soit mauvaise à un sens presque mythologique du Mal. La classification de la nature en tant qu'elle est ou non utile en termes de santé, amène des questions quant à la nature qui ne l'est pas, qu'en faire ? Le concept de biodiversité sert depuis quelque temps à préserver des espaces tels que des marécages, ou des lieux qui ne sont pas propices à une fréquentation humaine, mais entre un discours sur la richesse intrinsèque de ces espaces et un projet d'assainissement basé sur l'éradication du danger des maladies, la question de la victoire est si évidente qu'elle ne se pose pas. De plus si le terme de biodiversité est de plus en plus prisé, ce qui est une bonne chose étant donné le caractère urgent de son état, il ne doit pour autant pas être pris pour un synonyme de nature, nous sommes aussi en contact avec du non vivant, la roche, l'air, le ciel, doivent-ils eux aussi répondre à l'impératif de confort humain ? Ces interrogations nous amènent dans cette partie à étudier en plusieurs points pourquoi l'impératif de santé est si présent dans nos sociétés.

A. La marchandisation et le rationalisme

« Alors vas-y, mortel halluciné, qu'est ce qui te retient ? Trempe ta plume dans l'encre de tes lubies et tâche de les monnayer en hausse, car tu seras le seul à les prendre pour argent comptant. Si tu crois accéder à mes codes avec tes phrases rudimentaires, ne te gêne surtout pas. D'autres têtes brûlées, avant toi ont cherché mes traces sur le sable et se sont surpris en train de devenir poussière parmi la poussière avant que le vent les efface à leur tour. »⁵⁵

C'est le Désert déifié qui s'exprime derrière la plume de Yasmina Khadra, rappelant que les éléments naturels avant d'être considérés comme des ressources, ont été des craint comme des dieux. Bien sûr le passage de l'un à l'autre n'est pas net, même dans la civilisation occidentale, les relations entre ces visions de la nature sont plus complexes, et il serait plus juste de dire que

⁵⁵ Khadra Y., *Ce que le mirage doit à l'oasis*, Paris, Flammarion, 2017, p.27.

l'attitude technoscientifique qui réifie la nature est celle qui domine, sans être la seule. Sa domination en revanche est sans conteste et prépare le terrain de la santéisation de la nature, en le transformant en quelque chose qui doit servir à tout prix.

Une politique de protection de la nature se développent en France dans les années 1960-1970 et donne naissance à des institutions, notamment la création du ministère de l'environnement (1971), des statuts de Parcs nationaux et Parc naturels régionaux (respectivement 1960 et 1967), de nombreuses associations naturalistes encouragées par les pouvoirs publiques, et de législations. La loi du 10 juillet 1976 notamment, pose les bases de la protection juridique de la nature. Mais la nature est ici comprise en un sens restreint, il s'agit uniquement de protéger la nature « remarquable », par conséquent on ne quitte pas l'idée d'une nature ressource, la nature gagne en importance en tant que patrimoine, en tant que possession. D'ailleurs le reste du territoire non urbain est en grande partie dédié à l'agriculture intensive, et dépend bien plus du ministère de l'économie que de celui de l'environnement. Dans les années 1990, alors que la crise écologique prend de l'ampleur, un changement s'opère, que Patrick Blandin résume de cette façon : « La Biodiversité a remplacé la Nature. La Protection a cédé le pas à la Gestion »⁵⁶. Si désormais tout le territoire fait l'objet d'un souci environnemental, l'attitude utilitaire vis-à-vis de la nature ne change pas. La dynamique en vigueur se partage entre science et gestion, dynamique qui dépasse l'exemple de la France et peut s'étendre à la plupart des pays occidentaux. Il faut noter qu'il ne s'agit pas d'une vision unifiée, et que d'autres modes de relation à la nature existent, mais ils se placent au sein de ce paradigme technoscientifique dominant. Ce qui est d'ailleurs visible en termes de perception du ministère par exemple, qui du moment qu'il est institutionnalisé se retrouve tacitement en concurrence avec les autres, entre lui et celui de l'économie, la hiérarchie est rapidement établie, et les droits de pollution continuent de s'acheter. Si aujourd'hui il prend une place relativement plus importante, c'est plus parce que le manque de considération accordé à la planète nous dessert nous-mêmes, et qu'il n'est donc plus très rationnel de continuer dans cette voie, que par positionnement éthique.

La science occidentale depuis Descartes considère la nature comme une énigme à résoudre, et avec ce triomphe du rationalisme, « la nature » ne peut pas rester une entité floue, qu'on peine à définir, elle doit devenir un objet d'étude et avoir une visibilité. L'espace naturel est donc découpé en fonction de ses « qualités écologiques », elles-mêmes définies selon des critères scientifiques, on la quantifie, la découpe, l'analyse de plus en plus. Si on reprend les deux

⁵⁶ Blandin P., De la protection de la nature au pilotage de la biodiversité, Paris, Quae, 2009, p.33.

natures définies par la mésologie, environnement et milieu, on peut expliquer le paradigme technoscientifique par un refus du milieu. La connaissance sérieuse de la nature ne peut pas passer par une quelconque subjectivité dans cette conception. Mais le refus de toute subjectivité et la survalorisation des preuves scientifiques (au sens moderne du terme), amène la coupure que regrette la phénoménologie entre la société et la science. A bien y réfléchir, il est étrange d'avoir besoin d'une étude pour prouver que la nature est bonne pour la santé quand elle répond depuis toujours à tous nos besoins de base, on la respire, on la boit, on la mange.⁵⁷ La mésologie en cherchant à redorer le blason de l'écologie à la première personne, cherche en même temps à rappeler qu'il n'y a pas qu'un mode de connaissance, entre le scientifique qui sait que l'eau est composée d'un atome d'oxygène et de deux atomes d'hydrogène, le nageur qui connaît par cœur le contact de l'eau contre la peau, ou le peintre qui en a saisi toutes les nuances de couleur et de mouvement, qui connaît le mieux l'eau ? Le premier répond la science moderne, car sa connaissance est universalisable et vérifiable. Aucun répond la mésologie, car quand un savoir n'a pas de sens pour celui à qui il est donné, il ne veut rien dire aussi vérifiable soit-il.

Si la science survalorise l'environnement, l'industrie survalorise quant à elle le milieu individuel, et à travers elle nous faisons de même. La consommation de la nature, même si elle subit des changements à travers la consommation responsable ou éthique, reste principalement axée sur notre micro-monde et les publicités nous vendent toutes sortes de choses ou d'endroits selon le bien que cela va nous faire. Dans les deux cas la nature fait face à un devoir être, compréhensible pour la science, monnayable pour l'industrie, abordable pour les individus. Un devoir être qui on le verra peut transformer la nature en un simple réceptacle des pouvoirs qui s'y appliquent.

Si le rationalisme cartésien explique en partie le paradigme scientifique d'objectivation de la nature, qui se traduit notamment par un mépris du ressenti de la nature, relayé au rang de résurgence pseudo-hippie, l'industrialisation mène également à la marchandisation de la nature, qui d'objet d'étude passe à bien de consommation.

Déjà avant la révolution industrielle, la nature pseudo sauvage avait un rôle social, les grands propriétaires terriens se devaient d'avoir un contact « authentique » avec la nature, comme en

⁵⁷ Il est problématique pour de nombreuses associations liées à la nature que leur expérience du terrain, leur ressenti, ne soit pas pris au sérieux. L'environnement est un sujet auquel de plus en plus d'organismes sont obligés de s'intéresser, mais il est illusoire de penser à un éveil écologique parfait, si les méthodes de gestion de la nature restent enfermées dans le paradigme technoscientifique, on peut questionner que ce cet éveil soit un réel progrès.

témoigne par exemple le rôle social de la chasse et du dressage⁵⁸ dans l'aristocratie européenne du XVIII -ème et XIX -ème siècles. Aujourd'hui, la nature des parcs ou des bois est un « nouvel espace dominical »⁵⁹ et un « produit de consommation culturelle »⁶⁰, qui peut servir à marquer l'appartenance à un groupe social. Même l'expérience esthétique si elle doit être reconnue demande un savoir regarder, un savoir apprécier. Le public a changé mais le caractère théâtral demeure, l'expérience de la « pleine nature » demande toute la gamme décathlon qui lui est dédié. Le développement industriel et ses valeurs de compétition et de concurrence ne s'arrête pas à la sphère économique mais touche également le social et les représentations symboliques de la nature. La phénoménologie entre autres, essaie de mettre l'accent sur le contact charnel avec la nature, sur la valeur sans prix d'un paysage, mais c'est bien le monde des calculs qui gagne du terrain.

La nature d'en dehors de la société, la nature « sauvage », devient-elle aussi un objet de consommation. Avant l'ère industrielle, elle était déjà un objet de fantasme, mais son danger faisait partie d'elle et attirait tout autant. Aujourd'hui la demande sociale est de diminuer le risque au maximum, de rendre accessible, et la peur des catastrophes est limitée par les clôtures. Le tourisme propose un simulacre de nature sauvage, où les demandeurs peuvent avoir l'illusion tout en étant convaincus qu'ils ne risquent rien de sérieux, « rassurés, assistés, mais libres et autonomes »⁶¹. La marchandisation s'adapte à la demande croissante de sécurité, et l'étend à tout ce qui est monnayable.

B. Le culte de l'administration et le savoir/pouvoir

« Les animaux se divisent en : a) appartenant à l'Empereur, b) embaumés, c) apprivoisés, d) cochons de lait, e) sirènes, f) fabuleux, g) chiens en liberté, h) inclus dans la présente classification, i) qui s'agitent comme des fous, j) innombrables, k) dessinés avec un pinceau

⁵⁸ Le dressage est significatif du dualisme nature-culture : on cherche à faire changer la bête de camp, de la nature elle passe à la culture.

⁵⁹ S. Dalla Bernardina, « La nature sauvage et ses consommateurs : Le Game Fair », *Ethnologie française*, 2001, vol 31, p.681-694.

⁶⁰ B. Kalaora, « A la conquête de la pleine nature », *Ethnologie française*, 2001, vol 31, p.591-597.

⁶¹ Idem, p. 595.

très fin en poils de chameau, l) et cætera, m) qui viennent de casser la cruche, n) qui de loin semblent des mouches. »⁶²

Borges, comme beaucoup d'autres auteurs, a souligné l'aspect parfois ridicule, mais surtout l'extrême subjectivité de notre activité classificatoire. Pour autant, classer est aussi souvent défini comme une nécessité de la pensée et de la parole puisque, pour citer Bergson, cela nous permet de sortir du chaos, de nier le désordre quitte à lui inventer un ordre qui n'existe que pour nous. La connaissance nous permet d'entrer en relation avec ce qui n'est pas nous, et cette connaissance passe par un « appauvrissement du monde »⁶³, ou peut-être plus positivement, par une appropriation, intellectuelle en premier lieu, du monde qui ne peut se faire qu'avec des choix et des échelles de valeur. C'est en partie ce mécanisme qui nous amène à séparer nature et culture, à séparer l'espace, à étiqueter les espèces naturelles. Mais ce découpage ne s'arrête pas là, il est accompagné de valeurs, de hiérarchies assumées ou non qui décident ce qui est important et ce qui ne l'est pas. Classer est un verbe controversé depuis les fondements de la civilisation occidentale, la question de savoir s'il s'agit d'une falsification du réel se pose déjà chez Platon et continue à se poser : une classification a une dimension réelle et une dimension idéale, mais la frontière entre les deux est mouvante. Les doutes quant à la possibilité d'une classification universelle sont grands, le professeur Francis L. Miksa, propose dans cette optique le concept de classification dynamique, qui peut être juste seulement à un moment précis pour un sujet donné.

Le problème de l'ordonnement devient plus concret devant son lien avec l'action. Ordonner, donner un ordre, c'est à la fois classer et obliger à faire. La classification est une mise en ordre du monde qui traduit des savoirs, mais aussi des relations de pouvoirs entre les choses. Un classement, même si l'idéal scientifique moderne le veut objectif, est le reflet d'un regard, d'un individu ou d'une société, il est subjectif qu'on le veuille ou non. « Ordonner de manière rationnelle des éléments au départ dispersés ou entremêlés en des ensembles réguliers, distribués en classes cohérentes, favorise la compréhension et réduit la complexité et l'incertitude »⁶⁴. Le pouvoir et la mise en ordre du monde sont proches, les classements réalisés par une société lorsqu'ils sont mis en pratique, donnent toutes sortes d'institutions et de hiérarchies ayant pour but de réguler les rapports de place et d'importance entre les disciplines,

⁶² Jorge Luis Borges, 1993 [1952], « Autres Inquisitions », dans *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard/Pléiade, t. I, p. 749.

⁶³ Terme utilisé par Levi Strauss.

⁶⁴ Maury Y., « Classements et classifications comme problème anthropologique : entre savoir, pouvoir et ordre ». Cnrs Edition, *Hermès*, La revue, 2013/2 n° 66, p.24.

les choses ou les personnes. Ainsi certains savoirs sont marginalisés quand d'autres sont très prisés. Certains thèmes sont considérés comme moins importants que d'autres. Même si les sciences sociales ont pris de l'importance au cours du XX -ème siècle, il reste pourtant socialement très ancré que des études scientifiques (terme qui dans les classes d'enseignements secondaire ne comprend d'ailleurs que les « sciences dures ») sont plus sérieuses et plus porteuses d'avenir que des études littéraires par exemple. C'est une idée que l'on retrouve dans la critique mésologique de la science, qui refuse le sujet car sa subjectivité le rend apparemment moins vrai qu'un calcul. La taxinomie peut en cela être source de violence, nommer les choses donne l'illusion de la compréhension, voire de la possession. L'homme qui compte les étoiles dans le petit prince est persuadé de sa propre importance puisqu'en comptant il croit posséder. Classer est sans aucun doute utile, mais jusqu'où l'utile a-t-il un sens ? Et jusqu'où ce critère doit-il prévaloir ? « Par quelle succession de miracles en est-on venu, pratiquement dans le monde entier, à convenir que 668.184.2.099 désignerait la finition du savon de toilette et 629.1.018-465 les avertisseurs pour véhicules sanitaires, cependant que 621.3.027.23, 621.436:382, 616.24-002.5-084, 796.54, 913.15 désignaient respectivement : les tensions ne dépassant pas 50 volts, le commerce extérieur des moteurs Diesel, la prophylaxie de la tuberculose, le camping et la géographie ancienne de la Chine et du Japon ! »⁶⁵ écrit Pérec à propos de la Classification Décimale Universelle⁶⁶ (CDU). Borges voit dans cette limite de classification une limite à la pensée, la mise en case des choses donnent l'illusion qu'on en a fini avec elles, qu'on les a comprises et possédées mais étiqueter n'est pas vivre. La santéisation est un savoir-pouvoir de ce type, c'est un genre particulier de classification qui se sépare grossièrement en deux cases : bon pour la santé – pas bon pour la santé. Les problèmes sont alors les mêmes que pour toute classification : croire que cette séparation du monde est universelle, ou devrait l'être, et confondre les dispositifs, les schémas donnés par la classification, avec la complexité du réel. La transposition de l'un à l'autre fait que l'on découpe non seulement les pensées, mais aussi la matérialité, l'espace. C'est une des choses qu'on peut reprocher, et qui est reproché, au concept de développement durable : les trois cercles, respectivement l'économie, le social et l'écologie, sont un découpage louable, mais sur quels terrains sont-ils transposables ? De la même façon il lui a souvent été reproché d'être extrêmement occidental, car quelle est la place d'un cercle économique par exemple, dans une problématique qui touche à des terres que les occupants considèrent comme sacrée ? « [Il est] tellement tentant de vouloir distribuer le monde entier selon un code unique, une loi universelle

⁶⁵ Pérec G. *Penser/Classer*, Paris, Seuil, 2003, p. 159-160.

⁶⁶ Système de classification des savoirs et ouvrages pour les bibliothèques.

régirait l'ensemble des phénomènes : deux hémisphères, cinq continents, masculin et féminin, animal et végétal, singulier et pluriel, droite et gauche, quatre saisons, cinq sens, six voyelles, sept jours, douze mois, vingt-six lettres. Malheureusement ça ne marche pas, ça n'a même jamais commencé à marcher, ça ne marchera jamais... N'empêche que l'on continuera encore longtemps à catégoriser tel ou tel animal selon qu'il a un nombre impair de doigts ou de cornes creuses. »⁶⁷. Dans les années 1980 en France, on se rend compte de l'état désastreux des « zones humides » et des littoraux, et on répond par encore plus de classifications : les zones humides (qui sont longtemps restées dans la case « malsaines ») passent dans la case « en danger », comme en témoigne par exemple en 1984 la création d'une « zone d'intérêt communautaire pour les oiseaux »⁶⁸ qui deviendra en 1997 la Réserve naturelle de l'estuaire de la Seine. Sans transition, nous savons depuis 1829 que le dodo a disparu à cause de nous, depuis cette époque des listes rouges et des classifications se mettent en place, pourtant presque 200 ans après c'est encore un sujet d'inquiétude majeur. Il ne s'agit pas de nier la bonne volonté de ces gestes administratifs, mais de se demander si les dispositifs qui en découlent, le pouvoir qui vient du savoir, sont suffisants ? Les dispositifs sans disposition, sans habitation au sens phénoménologique du terme, et sans ressenti du lieu peuvent-ils enrayer la dégradation ?

Cette obsession de la classification se répercute très concrètement sur l'administration, en la rendant d'une complexité qui peut tourner à la violence symbolique, le surplus de règle et de norme est phénoménal, parce qu'il est rassurant de savoir que les choses sont faites selon une certaine façon et pas une autre. C'est le cas dans les associations⁶⁹, qui se voient prendre un temps qu'elles souhaiteraient vouer à l'action et qui passe dans le remplissage de formulaires obscurs, « des techniques normatives naissent tandis que le sens se meurt »⁷⁰.

C. L'hygiénisme et la peur de la nature

L'hygiénisme est un mouvement complexe qui voit le jour au XIX -ème siècle, face à la mortalité importante due à l'industrie. Dès la fin du XIX -ème et le début du XX -ème siècle, ses mises en œuvre sont nombreuses, parmi celles-ci : le découpage des territoires en zones,

⁶⁷ Pérec G. *Penser/Classer*, Paris, Seuil, 2003, p. 118.

⁶⁸ Sirost O., *Les natures apocryphes de la Seine. L'envasement des plages du Calvados*, Etudes rurales, 185-2010, p. 8.

⁶⁹ J'ai pu constater cela dans plusieurs associations d'éducation à l'environnement ou de promotion de la santé avec lesquelles je suis entrée en contact durant mon stage, mais cela est probablement vrai pour la plupart des associations en général.

⁷⁰ Choiseaux, F., Maraquin, C. « La fabrique de la maltraitance », in *VST*, n° 127, 2015, Érés, p.84.

l'aération des villes, les quarantaines, les raccordements aux égouts, la pasteurisation du lait, le contrôle des prostituées. De nombreuses règles de vie se voient aussi promues : se laver les mains, pasteuriser les aliments, éviter certains endroits jugés malsains. La figure de la maladie à cette période est celle du germe invisible, pour lutter contre, la propreté se voit élevée au rang de vertu majeure, et la santé devient une affaire d'Etat. « Le contrôle de l'eau, l'assainissement des villes, la lutte contre la vermine, le contrôle du bétail, les campagnes de vaccination obligatoire, les conditions de travail, l'hygiène industrielle, les conditions de l'accouchement des femmes, chaque facette de la vie humaine était remodelée par les normes médicales. Rien ne devait échapper à l'hygiène, pas même la sphère privée et intime, avec la lutte contre l'alcoolisme, l'hygiène corporelle et la lutte contre les maladies sexuellement transmissibles.»⁷¹ L'hygiénisme s'est donc intéressé aux causes urbaines, alimentaires, industrielles et sociales de la maladie, mais comme le souligne Benoit Massin⁷², les causes héréditaires sont également étudiées, pouvant être déformées en une hygiène raciale synonyme d'eugénisme. Alfred Grotjahn, hygiéniste et socialiste, voit l'eugénisme comme une extension du processus de rationalisation à la sphère intime, puisque la sexualité et la reproduction deviennent une affaire d'état. L'eugénisme est considéré pendant plus d'un demi-siècle comme un éminent champ de recherche scientifique, et ne prend pas le sens raciste d'aujourd'hui avant la seconde Guerre Mondiale. La doctrine se développe dans un but de gestion du capital humain qu'est la population occidentale. « La menace de la « dégénérescence » était prise aussi sérieusement à l'époque que celle du trou dans la couche d'ozone ou du réchauffement de la planète aujourd'hui. »⁷³ L'eugénisme était surtout perçu comme une hygiène de reproduction, et se retrouve dans de nombreuses disciplines, la médecine, la psychiatrie mais aussi l'anthropologie et les sciences sociales. Ces problématiques se retrouvent aujourd'hui dans la santéisation, dans une moindre mesure puisque le caractère racial est aujourd'hui banni des études, et touche également à la relation entre société et nature.

Le néo hygiénisme⁷⁴ qu'on retrouve aujourd'hui à travers les projets de villes durables et d'éco quartiers, est complexe dans son rapport à la nature, il se veut vert et promoteur de la nature en ville. Mais la nature n'est pas que verte, et l'hygiénisme d'aujourd'hui oscille entre la protection

⁷¹ Massin B, « Apprendre à classer et sélectionner. L'enseignement de l'eugénisme, de l'hygiène raciale et de la raciologie dans les universités allemandes (1930-1945) », *Revue d'Histoire de la Shoah*, 2005/2 N° 183, pages 265 à 388, p.279.

⁷² Dans l'article cité ci-dessus.

⁷³ Idem p.17.

⁷⁴ Qui reprend des codes de l'hygiénisme classique du XIX -ème siècle, tout en s'adaptant aux exigences du développement durable.

de la nature menacée et le rejet d'une nature menaçante. La nature souhaitée est civilisée, elle se range, et même si l'idée est louable, elle présente des problématiques inquiétantes sur lesquelles nous reviendrons en troisième partie.

« Ainsi, les chantres de l'hygiène publique se missionnaient-ils pour « éclairer le moraliste », pour « concourir à la noble tâche de diminuer le nombre des infirmités sociales » et guérir les « maladies de la société » que sont les « fautes et les crimes ». L'hygiénisation devient un processus de moralisation dès ses origines, de nombreux penseurs écrivent notamment que les jardins et le jardinage sont un excellent moyen contre le « relâchement des mœurs »⁷⁵ et le gaspillage de l'argent des ouvriers dans l'alcool par exemple. Aujourd'hui à travers les nombreux projets d'écoquartiers, il apparaît qu'il ne s'agit plus seulement de réduire la mortalité due aux maladies, mais de faire en sorte que tout facteur de risques, hygiénique ou sécuritaire, soit réduit le plus possible. Lorsque l'assainissement se confond avec la moralisation, le sentiment de malpropreté se lie très facilement au sentiment d'insécurité. Le nettoyage se fait dans une métaphore médicale : la société doit expulser les corps perturbateurs de l'ordre public, et peu importe si les corps en question ne sont plus des mauvaises herbes mais de mauvaises personnes. La sécurité, la sûreté, la tranquillité et la salubrité sont pour ainsi dire les quatre pôles de l'hygiénisme et de la santéisation. Par-delà leurs problèmes sociaux, ils posent un problème de relation avec la nature lorsqu'ils sont élevés au rang de vertus, puisque de souhaits dans notre nature, ils deviennent devoirs de tout autre nature.

La saleté par exemple, entretient un rapport étroit avec la nature lorsqu'on la regarde de la société. Depuis longtemps la figure du vagabond, du sauvage, de la sorcière, est liée à une nature sauvage, inquiétante. Le penseur écologiste François Terrasson explique ce rejet du sale naturel et humain par analogie, par la peur de la nature. Son ouvrage éponyme⁷⁶ développe cette idée : « Terreur de l'organique. C'est le maître slogan peint en lettres invisibles sur nos tracteurs, gravé au fronton de nos tours, tatoué sur le cœur de nos grands technocrates. Nettoyez-moi tout ça ! Il y a tant de belles choses dans la nature, pourquoi montrer, et surtout pourquoi garder celles-là ? Parce que justement elles sont le plus beau miroir de nos craintes. La nature y manifeste tranquillement son inhumanité. Pour une civilisation qui aime à croire que l'homme est le chouchou de la nature puisqu'elle lui a donné le plus gros cerveau, il y a là comme un rappel qu'elle pourrait bien avoir, après tout, d'autres préoccupations. Ou alors, pas de

⁷⁵ Terme utilisé dans le « Manifeste », *Annales d'hygiène publique et de médecine légale*, 1829, T1, partie 1, n° 1, p. V-VIII.

⁷⁶ Terrasson F., *La peur de la nature*, Editions Sang de la terre, Paris, 1997. Ouvrage en général très prisé des associations d'éducation à l'environnement.

préoccupations du tout, aveugle et sans soucis, dépourvue de sentiments...En tout cas prête à tout, même aux plus infâmes grouillements pour parvenir à des fins qui peut-être même n'existent pas. »⁷⁷ Terrasson nous montre ici un aspect civilisationnel rarement accepté, le triomphe de la raison objective pouvant difficilement assumer une origine aussi triviale que la peur. Mais le déni de cette nature participe à l'image idéalisée qu'on place derrière le terme nature aujourd'hui, qui trie tout ce qui n'est pas convenable. En cela le penseur nous met aussi face à un problème différent : le terme nature ne veut rien dire, on n'en fait jamais le tour et comment affirmer des savoirs à son encontre quand elle prend un sens différent dans chaque bouche ? Ce n'est pas en soi problématique, mais dans les discours et les décisions politiques, ça le devient vite.

La géographie des enfers de la divine comédie est très significative de la perception de la nature dans la civilisation occidentale, chaque cercle de l'enfer que Dante et Virgile traversent contient une punition naturelle. Avant de pénétrer l'enfer, les deux hommes entre dans l'Ante enfer, où se trouve ceux qui n'ont jamais pris position, les neutres par lâcheté, déjà ceux-ci sont tourmentés par une nature redoutée : les insectes, mouches et moustiques. Les luxurieux sont punis par une bourrasque de vent sans fin, les gourmands sont étendus dans la boue sous la pluie et la grêle, les avares sont forcés à pousser de lourds rochers, les coléreux sont jetés dans l'eau marécageuse du Styx, les hérétiques sont plongés dans des tombeaux enflammés, les violents (envers les autres, envers eux-mêmes ou envers Dieu) sont respectivement torturés dans une mare, transformés en arbre noueux et épineux et obligés d'errer dans un désert sous une pluie de flammes. Enfin le neuvième cercle, celui des traîtres, prend la forme du marais glacé de Cocyte. Le décor est planté, pour inspirer la crainte les images sont celles des marais, de la pluie, du désert. Au contraire les « magnanimes » dont Virgile fait partie, les non baptisés qui ont fait de grandes choses avant la naissance du Christ, ont le droit à une « prairie verdoyante », et face à l'enfer marécageux, on imagine facilement le paradis, le jardin d'Eden, qui allie beauté, ordre (c'est un jardin) et utilité. Dans son article « Les natures apocryphes de la Seine »⁷⁸, Olivier Sirost souligne la vision à travers la littérature et la peinture des marécages des bords de Seine au XIX -ème siècle. Les impressionnistes et notamment Monet avec son obsession des Nymphéas, voit même dans la peinture des marais une prise de position face à la politique d'assainissement de Napoléon III. Le demi-frère de l'empereur, le duc de Morny, met en place en 1860 un projet de drainage des ruisseaux, d'arasement des dunes et d'assèchement

⁷⁷ Terrasson François, *La peur de la nature*, éd. Le Sang de la Terre, Paris, 1997, p. 118.

⁷⁸ Sirost O. *Les natures apocryphes de la Seine. L'envasement des plages du Calvados*, Etudes rurales, n° 185, 2010.

des marais afin de bâtir la station balnéaire de Deauville. Flaubert écrira⁷⁹ plus tard l'invasion touristique du littoral par la bonne société et les stations balnéaires, qui illustre d'ailleurs ce qu'on a pu voir dans les parties précédentes : une station balnéaire vise à proposer un lien avec la nature, mais quelle nature ? Celle des plages de sable blanc, parfois artificielles, avec un accès facile à une mer pas trop agitée et un retour aisé à l'hôtel. La nature qui existe sur les côtes du Calvados ne correspond pas à ce qu'on veut vendre, ne correspond pas au tourisme, on construit donc une nature idéalisée sur celle qui existait. Ce n'est pas tant la nature qui attire à cette période où les stations balnéaires fleurissent, que l'usage maîtrisé de cette nature⁸⁰. La nature devient le décor des activités humaines. Ce n'est qu'à la fin du XX -ème siècle que le souci écologique mettra un réel frein à la privatisation et l'aménagement massif des littoraux, déjà extrêmement transformés. Le moteur de ces actions s'appuie d'ailleurs sur le rôle utilitaire de ces écosystèmes en danger, la vase par exemple, retrouve de la valeur en tant que station d'épuration naturelle.

Ces différentes normes qui fondent en partie notre société et nos modes de vies, fonde également le terrain de la santé. On peut désormais se pencher sur les problèmes éthiques que pose notre attitude vis-à-vis de la nature et vis-à-vis de notre santé. Günther Anders, parlait au temps de la bombe atomique du besoin de retrouver une éthique de la civilisation, qu'on avait pour lui détruite en même temps qu'Hiroshima. Si la destruction de la nature ne se fait pas de manière aussi rapide, la catastrophe n'en sera peut-être pas moindre. Nous ne nous permettrons pas ici, de condamner l'éthique, mais seulement d'emprunter sa formule au penseur pour étudier plus en détail ce qui nous permet d'affirmer que la nature ne doit pas être bonne pour la santé.

III. L'éthique de la civilisation

« Par tout notre corps nous avons faim d'un monde véritable »⁸¹

⁷⁹ Flaubert G. *Voyage en Bretagne ; Par les champs et par les grèves*, Paris, Complexe, 1989.

⁸⁰ Annexe 4 : carte postale « Boulogne sur Mer, la digue et la plage » de l'année 1910.

⁸¹ Giono J., *Rondeur des jours*, Paris, Gallimard, 1994, p36.

Dans le champ du développement durable, de nombreuses voix se font entendre sur ce que devrait être la place de la nature dans la société. Devrait-on la conserver, la préserver, l'améliorer, la sanctuariser ? Devrait-on (et surtout pourrait-on ?) changer l'idée même de la nature, en arrêtant de la penser comme antagoniste de la culture et donc de nous ? La crise écologique serait dans cette optique le résultat d'une erreur de concept fondateur, d'un déni de la matérialité du monde. Certains voient dans la rationalité instrumentale la chute de l'humanité quand d'autres y voient une réponse universelle et la seule solution à notre situation actuelle. Notre question s'inscrit pleinement dans ces problématiques plus générales, car si la nature doit rejoindre définitivement le rang des outils, alors elle se doit d'être bonne pour la santé. Peu importe alors sa définition précise, puisqu'on en gardera que les facettes voulues. Il est difficile de répondre à de tels questionnements éthiques, car sur quoi se baser pour fonder ses arguments, sans se heurter au relativisme culturel ou personnel ? Nous essaierons néanmoins et en gardant cela en mémoire, de montrer au mieux les problèmes éthiques de la santéisation de la nature. De nombreux penseurs en regardant la modernité, lui voit comme pierre angulaire l'individualisme. Les désaccords sont nombreux sur ce terme, est ce une appropriation de la liberté ou un renfermement sur soi ? Sommes-nous plus libres ou moins épris de liberté ?

A. Le progrès en question

« De nos jours presque toutes les prétendues améliorations dues à l'homme, telles que les constructions de maisons, l'abattage de forêts et de tous les grands arbres ne font que déformer le paysage, le domestiquer chaque jour davantage et rabaisser sa valeur. Où est le peuple qui commencerait par brûler les clôtures et ne toucheraient pas aux forêts ? J'ai vu des clôtures à moitié consumées, leurs montants perdus au milieu de la prairie, et un individu avare, attaché aux biens de ce monde, qui veillait sur les limites de sa propriété, assisté d'un arpenteur, alors que le paradis s'était installé autour de lui ; il ne voyait pas les anges qui s'affairaient, occupé qu'il était à chercher l'emplacement d'un vieux poteau au beau milieu d'un royaume céleste. »⁸²

Thoreau est un penseur emblématique de la nature, son œuvre a notamment été un pilier du développement du concept de *wilderness*, qu'on traduit souvent mais sans parvenir à en saisir le sens exact par « naturalité ». *Wilderness* vient du vieil anglais, encore empreint de nordique

⁸² Thoreau H-D., *Marcher & Une promenade en hiver*, Traduction de Nicole Mallet, Editions Le mot et le reste, 2013, p.27.

« *wild – neor – ness* » ou le lieu des bêtes sauvages. Le *Wilderness Act* de 1964 définit la notion comme suit: “*A wilderness, in contrast with those areas where man and his works dominate the landscape, is hereby recognized as an area where the earth and its community of life are untrammelled by man, where man himself is a visitor who does not remain.*”⁸³ Ce texte pose qu’il ne peut exister de wilderness là où l’homme laisse des traces, et institutionnalise des protections pour des milliers d’hectares de forêts nord-américaines. Ce qui est défini comme ne pouvant exister que sans l’homme se retrouve paradoxalement dans une loi humaine dans laquelle nous nous bannissons nous même. Il est assez facile de voir ici qu’un problème éthique se pose, même s’il reste compliqué à définir. Le fait que nous soyons arrivés à un point de progrès technologique ou nous devons nous même nous restreindre a été beaucoup étudié par la phénoménologie. Günther Anders parle notamment du « seuil de l’utilisable », seuil que nous avons dépassé avec la bombe atomique et qui a détruit pour lui, toute possibilité de fonder une éthique : « Être impuissants ou mortels en tant que créatures de Dieu ou de la nature, où l’être du fait de nos propres actes, voilà qui ne revient absolument pas au même. »⁸⁴. L’éthique d’Anders repose sur le retour derrière un seuil, une limite où l’éthique et la morale sont de nouveaux possibles et où le jugement libre est rendu. Nous nous permettrons de déformer un peu l’idée du seuil de l’utilisable en tant, non pas que seuil où nous ne pouvons plus utiliser notre propre technologie, mais que seuil où le critère d’utilité ne peut plus être appliqué. Nous supposons que le progrès, qui a été plus qu’un concept, un idéal, s’est au fil du temps de plus en plus accroché à ce critère d’utilité, pour délaisser celui du sens. Or certaines choses si on les regarde par le prisme de l’utilité, n’ont pas de sens. Bien sûr dans un système dominé par la rationalité instrumentale, le sens n’est pas sérieux, ce n’est pas quelque chose qu’on calcule, c’est bon pour la poésie. Mais si on s’attarde une seconde sur une expression commune de la langue française, on peut se demander si cette impression de manque de sens n’est pas plus répandue, même inconsciemment, qu’on ne le croit. La « pleine nature », « en plein air », est-ce à dire qu’on a vidé celle qu’on habite ou celui qu’on respire ? Mais vidé de quoi ? De valeur, de sens ? Le désir de sécurité et de santé, celui que Locke et beaucoup d’autres ont posé à la base du contrat social, à la base du pouvoir politique, doit-il vraiment supplanter la nature sous toutes ses formes ? Cette question touche celle qui demeure en dehors de la société, la

⁸³ « La wilderness, contrairement à ces espaces où l’homme et son travail domine le paysage, est par la présente reconnue comme un espace où la Terre et ses écosystèmes ne sont pas entravés par l’homme, où l’homme lui-même n’est qu’un visiteur de passage. »

Traduction personnelle de la partie originale citée ci-dessus, tirée de la section 2 c) du *Wilderness Act* de 1964, Public Law 88-577 (16 U.S.C. 1131-1136), 88th Congress, Second Session, September 3, 1964.

⁸⁴ Anders G. *Hiroshima est partout*, Paris, Seuil, 2008, p.23.

wilderness, mais pas seulement, il y a des « coins » de nature, des endroits qui n'ont rien de sublime, qui ne servent à rien, sous-entendu pour nous, et qui n'ont donc pas reçu le titre de patrimoine.

Il est facile à partir de là, de questionner la notion de progrès. Il ne s'agit en aucun cas de nier que la santéisation et l'hygiénisme ont sauvé de nombreuses vies, mais de nous demander si éthiquement, on peut assumer de considérer que tout doit être bon pour notre santé. Le paradoxe est frappant : la société doit être bonne pour la santé, c'est son origine, et elle crée des malades. Les industries pharmaceutiques créent des maladies pour pouvoir les soigner, créent parallèlement l'offre et la demande puisque que créer des patients c'est créer des clients. En témoignent notamment certaines classifications (et on a vu en deuxième partie le pouvoir que cela pouvait donner) du DSM (*Diagnostic and Statistical Manual of mental disorder*) où la timidité devient par exemple la « *social anxiety disorder* ». La psychiatrie au XIX -ème et XX -ème siècle se doit d'être aussi scientifique que la médecine physique, et cela passe par l'administration de médicaments. Mais l'esprit est loin d'être une science exacte et l'industrie passe de scandale en scandale, tout en restant la première industrie au monde. Le stress des femmes, dû aux conditions sociales féminine de l'époque, est ainsi jugé maladif par les laboratoires Hoffman Laroche en 1963, qui commercialise à grand renfort de publicité et de scientifiques financés, le Valium, surnommé le « *Mother's little helper* »⁸⁵. Le Valium est vendu par millions, souvent dans des cas plus que discutables. Les normes et les critères scientifiques mathématiques, appliqués à l'esprit humain, n'ont pas de sens, on ne peut pas calculer une dépression. L'obligation morale de gérer sa santé est telle qu'elle peut elle-même devenir source, au mieux de stress, au pire d'inégalité sociale aggravée par un jugement « d'assisté ». « [L'accès au soin] est justifié par les droits et libertés individuelles – mais les droits d'un homme en santé sont le fardeau d'un autre homme en taxes et primes d'assurances. Je crois que le droit à la santé doit être remplacé par l'idée d'une obligation morale de préserver sa santé – un devoir public en quelque sorte. » Cette obligation dont parle Knowles, moralise la gestion de la santé, faisant naître des jugements de valeur. La santéisation est en cela un exemple frappant de biopouvoir foucauldien, la morale faisant office d'autorité à la fois sur les corps individuels et le corps social. Schématiquement celui qui ne fait pas assez attention à sa santé, qui n'a pas mis d'alarme de sécurité chez lui, devient socialement un irresponsable. Le progrès qui existait à la base, s'est pour ainsi dire poignardé dans le dos, à force de tout désinfecté, y compris le comportement humain, par peur de la maladie, on tombe malade à

⁸⁵ Terme dont les Rolling Stones ont fait une chanson du même nom.

cause du désinfectant. C'est ce que reproche Ivan Illich à la société de son temps : aux humains eux-mêmes et à la nature, il rajoute la menace des outils lorsque leur utilisation se met à desservir. Le problème n'est pas celui du manque de progrès, mais d'un pseudo-progrès. La considération que la nature doit être bonne pour la santé, entraîne des transformations concrètes, dans l'espace et dans l'esprit, qui sont des exemples frappant de ce pseudo progrès. La construction d'un environnement uniformément désinfecté au profit de tous les milieux, au sens mésologique du terme, d'êtres vivants qui existent, les nôtres compris, n'a pas de sens et n'est même pas utile. Le pari comme quoi la santé et la sécurité peuvent remplacer le sens, celui que fait la santéisation, ne comprend pas sa propre pauvreté. Doucet⁸⁶ écrit en décortiquant le concept de santéisation, que parler de santé est un excellent moyen de ne plus parler ni de bonheur ni de souffrance, mais ne pas en parler ne les fait pas disparaître pour autant.

La modernité, depuis ses débuts, est vue comme humaniste et universelle, les progrès techniques sont considérés comme le visage du futur. La technique est considérée comme un déploiement rationnel, et par extension la position écologique qui considère que cette technique peut échouer est vue comme antiscience. Les luttes pour le respect et la protection de la nature sont dans cette optique vite considérées comme anti modernes et l'écologie politique comme anti humaniste, mais comment notre mode de vie, pour lequel il faudrait trois planètes, peut-il aujourd'hui être considéré comme humaniste et universalisable. Même sans moraliser la chose, et en restant dans les faits, dans une optique de ressource, c'est impossible. Pourtant tout est toujours construit dans cette optique, que l'écologie, surtout celle qui s'intéresse à des espaces qui ne nous servent pas, est moins importante. Notre droit lui-même repose sur des bases cartésiennes, et distingue uniquement les « res cogitans » (les humains) et les « res extensa » (la matière, pur instrument)⁸⁷. La notion de progrès est une affaire de pouvoir et passe par la définition de ce qui fait ou non partie du progrès. Mais être écologiste n'est pas être anti progressiste, les choses ne sont rarement ni aussi simples ni aussi duelles. Se cacher derrière les Lumières et l'humanisme pour conclure que l'amour de la nature revient à la haine de l'homme, est une position qui peut tout autant être taxée d'anti progressisme, en refusant qu'on puisse avancer autrement qu'en conquérant.

Dans cette optique, le concept de Développement Durable est double, il peut témoigner d'un effort de changement sans brutalité dans le récit de la modernité, d'une liaison des nouveaux

⁸⁶ Doucet M.C. « Santéisation et souffrance, un enjeu social contemporain », In : Yaya HS (dir.) *Pouvoir médical et santé totalitaire : conséquences socio-anthropologiques et éthiques*, Presses de l'Université de Laval, 2009, 359-373.

⁸⁷ Hermitte M.A., « La nature sujet de droit ? », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 66 : 173-212.

besoins aux anciens désirs que l'on refuse d'abandonner. Mais le rajout du « durable » au développement peut aussi être saisi comme de l'hypocrisie. Durable pour qui ? L'expression est tellement neutre qu'elle se passe d'axiologie, des personnes avec des positions très différentes s'y retrouvent, pas parce qu'ils sont soudainement d'accord devant la sagesse des termes, mais parce que ceux-ci sont vides. Ce genre de terme connaît une étrange et inquiétante mode, comme en témoigne avec lyrisme Sylvain Tesson : « Les actionnaires de Libération veulent faire du journal « un incubateur de start up, le Flore du XXI^e siècle. » Les salariés sont obligés d'expliquer à leurs financiers qu'un journal est une publication de papier destinée à délivrer des informations. Pour sauver Libé, il faudrait d'urgence détourner l'attention de ces messieurs en leur proposant d'autres idées : on pourrait faire de Gallimard une « plateforme multimédia », de l'Opéra un « centre de développement cognitif », du Louvre un « pôle de créativité »⁸⁸.

B. Système absorbant

Tout système est normatif, et en cela conservateur, il veut vivre en étant lui-même, mais dans un paradoxe assez ironique il est amené à changer pour survivre. En cela comprendre ce qu'un système rejette ou ce qu'il absorbe en dit sûrement plus sur lui que ce qu'il dit être. Son discours sur lui-même sera sa vérité, impliquant malheureusement une tendance à rejeter les différences qui l'entourent. On peut trouver un exemple de cela dans la chasse aux sorcières, qui pris place en Europe et en Amérique du Nord au XVI et XVII^e-ème siècle. Dans l'imaginaire commun, on a tendance à associer la chasse aux sorcières au Moyen-Age, aux « temps sombres », mais si elle commence en effet à sa fin, la plus grande partie se situe en même temps que de grandes avancées scientifiques et d'un effort de rationalisation. Avec le culte de la raison vient le rejet de l'incompréhensible. Pour Jacob Rogozinski⁸⁹, il s'agit d'un rejet cathartique du « restant », de ce qu'on ne veut pas dans la société parce qu'on ne le comprend pas. Dans le cas des sorcières, le folklore les lie à une nature sauvage, à un savoir magique et non rationalisable. La plupart des victimes sont des femmes, à une époque où la féminité est également reliée à la nature, plus qu'à la raison. Le rejet se fait vis-à-vis des personnes liées à la nature hors de nous, mais également en nous : c'est le temps de la raison, où l'homme se sépare de l'animal car il peut maîtriser ses sentiments, sa naturalité. En cela, Rogozinski, voit l'Europe comme une société

⁸⁸ Tesson S., *Une très légère oscillation. Journal 2014-2017.*, Édition de l'Équateur, Paris, 2017, p.17.

⁸⁹ Rogozinski J., *Ils m'ont haï sans raisons. De la chasse aux sorcières à la Terreur.* Paris, Cerf, 2015.

cathartique, qui expulse, contrairement par exemple aux parias en Inde, qui sont mis de côté, exclus, ignorés mais pas mis dehors. On peut supposer qu'aujourd'hui, d'un système de rejet, on est passé à un système d'absorption. La santéisation ne rejette pas la nature qu'elle refuse, elle vise à la transformer en elle, en quelque chose qu'elle peut contrôler et comprendre. Nous avons tendance à préférer ce qui nous ressemble et ce qui est d'accord avec nous, autant au niveau individuel que sociétal. Notre système s'est construit sans la nature, mais maintenant qu'on se rend compte qu'on en a besoin, on l'intègre à différents niveaux, mais bien souvent en refusant son altérité, on la mange afin de la rendre plus semblable. « Elle [l'altérité] dit ce que ne veut pas être le système, cette différence radicale qui pourrait l'envahir et dissoudre son identité. Elle est le langage « barbare », au sens grec du terme, de l'étranger. Celui qui parle mal notre langue, celui qui n'use pas du sens souverain. »⁹⁰. La peur de l'altérité ingérable se ressent à de nombreux niveaux, ne serait-ce que dans l'exercice politique, les réformes d'un pays se font souvent lentement, comme s'il y avait une dose de nouveauté minimum sous peine de rejet. On peut dans cette optique se demander si ce n'est pas en partie le problème de la prise en compte de l'écologie, à la fois au gouvernement et pour les personnes. Une conception écologique des choses implique des changements très concrets dans la vie de tous les jours, ainsi que dans la manière de fonctionner du gouvernement. Les changements, si on va jusqu'au bout des choses, touchent même à notre conception de l'histoire, du temps, de l'espace, ce qui les rend difficiles à appréhender. L'urgence de la chose demande en plus d'accepter ces changements rapidement, rendant encore plus difficile l'acceptation d'une mutation de nos modes de vie. La peur de la nouveauté change de camp, elle qui était souvent collée sur le dos des écologistes, forcément technophobes.

Après le rejet vient l'englobement : « La lutte que se livrent le Même et l'Autre, ne peut être apaisée que si l'Identité souveraine accueille en son sein l'Altérité rebelle, en lui permettant de s'affirmer sous forme de plusieurs identités relatives »⁹¹, mais cette assimilation dont parle Wismann, si elle se transforme en volonté de contrôle excessive n'est-elle pas tout autant un échec du vivre ensemble que le rejet pur et simple. Il ne s'agit bien sûr pas de diaboliser toute forme de refus du changement, d'un point de vue purement systémique, la conservation est une forme de préservation d'énergie, mais jusqu'où cette rumination d'énergie peut-elle aller sans devenir morbide : « Peut être qu'une époque se définit moins par ce qu'elle poursuit que par ce qu'elle conjure. La notre conjure le dehors. Il ne s'agit plus de combattre ce qui n'est pas nous :

⁹⁰ Nizard, G., « Les systèmes sont-ils conservateurs ? », *Cahiers critiques de thérapie familiale et de pratiques de réseaux*, 2013, p.20.

⁹¹ Wismann, H., *Penser entre les langues*. Albin Michel, Paris, 2012.

il s'agit de le faire nôtre. De le transformer en « nous ». Le sauvage, le naturel, l'inexploré, les opposants, l'étranger, le gratuit : rien ne doit rester en dehors du système. L'hétérogène est endogénéisé, l'altérité s'assimile et se métabolise. »⁹². L'existence d'un en dehors de la société, dont l'image par excellence est la nature que nous n'avons pas transformée, que nous n'utilisons pas (encore), est cet Autre sans qui le Même tourne sur lui-même et finit probablement par s'enfermer. La santéisation de la nature applique nos normes à l'Autre, dans un refus de son altérité des plus total. Le questionnement de ces normes, en revanche ne se fait que rarement. Dans son discours de réception à l'Académie Française, Marguerite Yourcenar cite une phrase de Roger Caillois : « Chaque système est vrai par ce qu'il propose et faux par ce qu'il exclut »⁹³, elle complète en ces mots : « En d'autres termes, toute vérité est parcellaire et doit soigneusement être extraite de la gangue des notions confuses ou de la croûte des routines qui la recouvrent encore ou déjà »⁹⁴. Pour un système la violence se trouve dans ce qui n'est pas d'accord avec lui, aussi la vérité qu'il prône peut-elle être considérée comme objective ? Dans un monde où les flux d'informations sont si nombreux, « vérité » est un terme compliqué à saisir, mais nous pouvons en partie le remplacer par certaines normes de manière presque universelle, la santéisation-sécurisation en fait partie, la virtualisation également. La « gangue » se forme et devient le futur que l'on imagine collectivement, et le prisme par lequel on étudie le présent. Ces nouvelles normes s'appliquent sur un type de société déjà normalisée qui place la raison et l'esprit en souverains. En cela, virtualisation comme santéisation viennent continuer le mouvement, l'un par le développement de plus en plus poussé de la technique et la délivrance de la matérialité du monde, l'autre par la délivrance des souffrances physiques et mentales et de la matérialité du corps.

C. L'éthique individualiste

« Le slogan de la République « Liberté, Égalité, Fraternité » sera remplacé par « Sécurité, Relativité, Haut Débit ». A New York, la statue de la Liberté sera fondue et une statue de la « Sureté Globale guidant le monde » sera érigé. »⁹⁵

⁹² Damasio A., *Le dehors de toute chose* - architecturé par Benjamin Mayet. Edition La Volte 2016, p.41.

⁹³ Caillois R. cité par Yourcenar M dans son discours d'admission à l'Académie Française du 22 janvier 1981.

⁹⁴ Discours d'admission à l'Académie Française de Marguerite Yourcenar, le 22 janvier 1981.

⁹⁵ Damasio A., *Le dehors de toute chose* - architecturé par Benjamin Mayet. Edition La Volte 2016, p.95.

A travers la santéisation de la nature sont en jeu de nombreuses choses, la conception de « notre » nature, celle que nous habitons et transformons, comme celle de l'Autre naturel, dont nous parlions plus haut. Taylor et Foucault ont vu dans la santéisation une nouvelle forme d'éthique personnelle, Crawford s'inscrit dans cette idée en considérant la santéisation comme un nouveau contrat social : « Ainsi, l'individualisme de la santéisation pourrait bien être en fait une forme très élaborée d'affirmation d'une appartenance sociale »⁹⁶. Taylor voit cet individualisme comme une perte d'horizon, qui nous amène à nous renfermer sur nous même dans une recherche de sens qui s'est exprimée dans l'histoire à travers des idéaux ou des voyages qui ne sont plus possible au temps du monde fini. Le désenchantement du monde passe-t-il par une éthique fondée sur l'individualisme, la responsabilité et l'autonomie ? Supposons que ce soit le cas, si ce n'est pour tous les individus, au moins pour nos sociétés occidentales, sur quoi se base ce nouveau contrat social ? Sur l'idée que le système doit nous donner plus de savoir, plus de pouvoir sur nous même, et par là, plus de liberté. Une nature entièrement accessible, entièrement comprise, où nous (mais qui est ce nous puisque l'autonomie suppose autre chose que des ressources morales) pourrions aller sans aucun risque, nous rendrait elle plus libre ? Et par là serait-il éthique de continuer dans cette voie ?

Nous pouvons nous pencher sur plusieurs points pour répondre à cette question, tout d'abord, le terme de contrat social est intéressant, car il nous ramène aux relations de pouvoir inhérentes aux questions concernant les normes et l'éthique. On ne peut pas s'arrêter en ce qui concerne la norme, ici la santéisation, à une flèche descendante d'un organisme souverain qui appliquerait son pouvoir sur un groupe de personne. Les relations de pouvoir comme a pu le montrer Foucault, sont beaucoup plus complexes. Nous sommes le Léviathan, même si nous ne le comprenons plus très bien, même si déjà au temps de Hobbes, il lui semblait hors de contrôle. « Ce cliché que le pouvoir se reçoit du haut quand il se fabrique par le bas, avec nos attentes. Sans doute que je refusais, au fond de moi, d'imaginer que le contrôle puisse être une demande sociale aussi massive, aussi avide. A la gestion subtile des seuils et des limites, il me fallait un leader, un pilote, un « A ». Quelqu'un qui assigne ce qui relevait du cadre et du hors cadre. J'avais pressenti cette norme-sphère où nous pouvions, citoyens, crier et bouger autant que nous le souhaitions pourvu qu'on ne touchât pas les bords électrisés du dôme. Oui. Mais j'en imaginai platement un architecte. L'architecte, c'était nous. »⁹⁷ Derrière la prose du romancier, l'idée est claire, il y a un moment où la sécurité se transforme en contrôle, et où le contrôle se

⁹⁶ Crawford R. Health as a meaningful social practice, *Health: An Interdisciplinary Journal for the Social Study of Health Illness and Medicine*, 2006, p.382.

⁹⁷ Damasio A., *Le dehors de toute chose* - architecturé par Benjamin Mayet. Edition La Volte 2016, p.46.

transforme en cage. Ce n'est pour aucune forme de liberté que la nature sous toutes ses coutures doit désormais être contrôlée, mais bien par souci de sécurité, qui dans un cercle vicieux redemande du contrôle.

Le deuxième point à aborder, est celui de la virtualisation. Les mécanismes de pouvoir sont encore une fois frappants de complexité dans ce système. Faut-il voir dans l'engouement pour les nouvelles technologies l'expression de l'émerveillement pour un nouveau « Nouveau Monde », ou l'expression d'un contrôle social qui se fait passer pour une source de liberté. Il y a quelque chose de magique dans un smartphone, à se faire obéir d'un geste du doigt de quelque chose dont nous ne connaissons, pour la plupart, même pas le fonctionnement. Dépendance ou liberté ? La limite est fragile. Plus on est connecté à des choses construites pour être satisfaisantes, plus on oublie qu'elles pompent de l'énergie sur un vrai sol, qui ne se recharge avec aucune prise. Mais à mon monde versus le monde, une éthique individualiste n'a qu'une réponse à donner. Il y a eu un temps où on était exclu de la société si on n'avait pas de terre, aujourd'hui on l'est si on n'a pas de compte en banque. L'abstraction de la nature à l'œuvre dans la virtualisation, joue un rôle clé dans ce que nous avons défini par le terme santéisation de la nature, elle rejoint à la fois le refus de l'altérité et la volonté de contrôle qu'on a questionné plus haut. A la nature Autre, on veut substituer de l'artifice. Regarder le monde par le prisme technologique, c'est comme le regarder de très haut, ça le rend flou. Günther Anders⁹⁸ décrit ce sentiment alors qu'il survole l'Europe en avion, et que les paysages lui paraissent bien trop lointains pour être vrais. Ce n'est plus notre terre, écrit-il, c'est une abstraction et il est bien plus facile de lancer des bombes sur une abstraction. Aujourd'hui les drones poussent le principe encore plus loin, en rendant la distance entre l'action et son objet encore plus distante. Il est aussi bien plus difficile de se rendre compte de ce que signifie « une nature bonne pour la santé ». Le fossé se creuse entre le pouvoir de fabrication et la faculté de représentation, entre le savoir et la croyance : nous savons que la crise écologique se passe, mais y croit-on assez pour que l'environnement s'impose à nos milieux, pour que le Monde s'impose à nos mondes ? C'est la séparation entre « l'agir et son effet » dont a tant parlé la phénoménologie, le monde devient machine lorsqu'on sépare moralement le travail de son objet-résultat, chacun se concentre sur son micro-monde et se voit lui-même comme une pièce de ladite machine qu'on ne comprend plus ; c'est le « gouffre », le « décalage », la « séparation », entre la connaissance et le faire, de tout l'existentialisme allemand. Mais la diversion d'une éthique individualiste qui nous pousse à vouloir toujours plus de sécurité ne peut pas répondre à cela, rendre le gouffre

⁹⁸ Anders G., *Hiroshima est partout*, Paris, Seuil, 2008.

virtuel non plus : « Au moment où « la Maison de l'Être », comme dit Sloterdijk, disparaît sous les échafaudages, où l'oignon technologique a pris une telle épaisseur de couches qu'il est presque impossible de vivre sans avoir toujours sur ou autour de soi une médiation technique, c'est la technologie elle-même qui vient à notre secours pour nous filtrer le technomonde et nous dépolluer de ses excès. Mais ce qui soigne contamine en même temps. Le remède est une nouvelle mutation du poison. La technobésité exige toujours plus de contrôle pour rétrocontrôler l'orgie de contrôle. »⁹⁹. Le problème éthique derrière cette « technobésité » est étrange et paradoxal : l'éthique kantienne posait que la nature humaine était par essence séparée de la nature, il s'en suivait que la technique comme instrument de domination sur la nature était justifiée et éthique. Mais le retournement de situation est vite visible, au lieu de donner contrôle et compréhension, l'usage de la technique a complexifié les rapports entre homme et nature, et la technique s'est complexifiée elle-même, entraînant des effets secondaires non prévus, non anticipés, comme en témoigne la crise écologique. La libération souhaitée par la technique se transforme en aliénation. Il ne s'agit néanmoins pas de diaboliser la technique, et on peut lancer dans le vide une question : est-ce qu'un récit éthique d'avenir commun est possible entre écologie et virtualisation ?

Un dernier point à aborder sur cette question d'éthique et de liberté, est celle de la nature en nous. Si nous nous sommes gardés d'adopter une définition précise du terme nature, c'est afin d'en explorer toutes les facettes, mais il en est une qui est plus mise en danger par la santéisation, c'est celle que nous ne contrôlons pas, la nature qui demeure sauvage, et qui existe autant hors de nous qu'en nous. C'est le caractère de la naturalité autant que sa matérialité qui est remise en cause dans la santéisation. La pulsion « animale » dit on comme si nous n'en étions pas, fait partie de cette nature. C'est un certain aspect de l'humain qui doit être bon pour la santé en même temps que la nature, celui qui questionne la solidité du dualisme entre nature et culture, même dans des sociétés aussi industrialisées que les nôtres.

Arne Naess distinguait l'écologie superficielle, qui ne considérait « que » la crise des ressources et le danger pour la vie humaine, d'une écologie profonde, qui interrogeait notre rapport même au monde. Ce sont ces dernières relations qui sont remises en cause dans la santéisation de la nature, ou plutôt ce manque de relation, qui nous amène à formuler catégoriquement que la nature ne *doit* pas être bonne pour la santé. Elle l'est sous de nombreuses formes, mais elle ne *doit* pas l'être. Les éthiques environnementales se sont beaucoup développées depuis les années

⁹⁹ Damasio A., *Le dehors de toute chose* - architecturé par Benjamin Mayet. Edition La Volte 2016, p.53.

1960, elles ont bien posé que la nature possédait plus qu'une valeur instrumentale, aujourd'hui le problème fondamental est de passer de la pensée à l'action. Une éthique écologique qui prend pour base la nature comme séparée de l'humain, se heurtera forcément au conflit entre préservation de la nature et préservation des habitudes, des modes de vies confortables. C'est notre vision de la nature elle-même qui doit se trouver remise en question, mais si la tendance actuelle d'extension de nos normes de santé et de sécurité à toutes les natures se poursuit, une éthique autre qu'humaine, trop humaine, est-elle possible ? De plus, si l'éthique est un mot magnifique, et que toute organisation affirme aujourd'hui avec force ses principes éthiques, il reste qu'elle n'échappe pas aux relations de pouvoir.

Corine Peluchon propose dans un article, une éthique de la considération. Considérer, c'est étymologiquement regarder avec attention une constellation. On ne peut pas vraiment parler d'un holisme total, puisque c'est bien le sujet qui regarde, qui reste lui et lui seul sans se fondre dans le tout. En des termes mésologiques, le sujet qui prend conscience de la constellation, place son milieu dans l'environnement, en créant peut être ainsi le passage du savoir au croire, de la pensée à l'action.

Nous pouvons terminer par une question à laquelle nous n'apporterons pas de réponse, si ni la science moderne ni l'éthique moderne ne peuvent amener un réel changement, à tous les niveaux, dans notre conception de la nature et nos actions sur elle, qu'est ce qui le peut ?

Conclusion

« Depuis des millénaires les hommes émettent des hypothèses : les baleines sauteraient pour chasser les bancs de poissons, détruire les bateaux, séduire leurs partenaires. Mais bientôt [il faut s'avouer] vaincu : Nous ne saurons jamais pourquoi la baleine saute. D'ailleurs, est-il utile de se le demander ? « La rose est sans pourquoi » disait Silesius. Les baleines sont les derniers poètes, elles sautent parce qu'elles sautent. Elles sautent avec des raisons que nous ne saurons pas. Elles sautent sans raison. Mais nous autres humains, sommes des comptables mesquins et nous voulons que tout effet possède sa cause. »¹⁰⁰

La nature « sans raison » nous rappelle qu'être poète du monde est une affaire sérieuse, selon les mots de Bachelard. Notre problématique de départ, s'est liée à une question plus grande qui est de savoir si la marche rationnelle et utilitaire que nous menons face à la nature, peut continuer, au détriment de l'altérité et du sens. L'importance de sa santé pour chacun n'est pas à remettre en question, mais nous arrivons socialement à l'éminent paradoxe de faire de notre santé une maladie. Il y a autre chose que le confort, la sécurité et l'hygiène dans la nature, dans toute forme de nature, qui est difficile à définir mais pas à ressentir.

La reconsidération d'une écologie du « je », est en ce sens fondamentale, car tant que seul l'esprit scientifique moderne est considéré comme seul sauveur potentiel face à la crise écologique, le lien entre le savoir et l'action ne se fait pas. Comme l'écrit si bien Saint Exupéry, nous nous moquons de ce que mesure la balance, pour la simple raison que nous ne sommes pas des balances, ce qui compte c'est ce qui pèse sur nous. Si réinventer la nature apparaissait comme un projet de vie, plus que comme un défi scientifique, peut être que l'action serait plus simple.

Peut être que la question fondamentale n'est pas de savoir si la nature est bonne pour la santé, il est dommage que le bon sens soit si peu considéré dans cette optique, mais plutôt de comment

¹⁰⁰ Tesson S., *Une très légère oscillation. Journal 2014-2017*, Éditions de l'Équateur, Paris 2017, p.92.

transformer le souci de la nature en quelque chose de personnel pour chacun, comment relier quelque chose d'aussi énorme et lointain que la crise écologique, à la vie de tous les jours ?

« L'avenir tu n'as point à le prévoir, mais à le permettre »¹⁰¹

Antoine de Saint Exupéry

Bibliographie

Illustrations

De la page de couverture : Planche botanique de *Hyssopus officinalis* – Source Wikipédia

De la page de présentation des annexes : Planche botanique de *Prunus avium* – Source Wikipédia.

Articles

Chobeaux, F., Maraquin, C. (2015). « La fabrique de la maltraitance ». *Érès*, n° 127, p.36-p.45.

Crawford, R. (2006). "Health as a meaningful social practice". *Health: An Interdisciplinary Journal for the Social Study of Health Illness and Medicine*, vol 10, n°4, p401-p.420.

Dalla Bernardina, S. (2001). « La nature sauvage et ses consommateurs : Le Game Fair ». *Ethnologie française*, vol 31, p.681-694.

Hermitte M.A. (2005). « La nature sujet de droit ? ». *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, n°66, p.173-p.212.

Kalaora, B. (2001). « A la conquête de la pleine nature », *Ethnologie française*. Vol 31, p.591-597.

Massin, B. (2005). « Apprendre à classer et sélectionner. L'enseignement de l'eugénisme, de l'hygiène raciale et de la raciologie dans les universités allemandes (1930-1945) ». *Revue d'Histoire de la Shoah*, n° 183, p265- p388.

Maury, Y. (2013) « Classements et classifications comme problème anthropologique : entre savoir, pouvoir et ordre. », *Hermès, La revue, Cnrs Edition*, n° 66, p.23-p.29.

¹⁰¹ De Saint Exupéry A., *Citadelle*, Gallimard, coll. « NRF », 1948, p. 167.

Nizard, G. (2013). « Les systèmes sont-ils conservateurs ? », *Cahiers critiques de thérapie familiale et de pratiques de réseaux*, n°50, p13-p32.

Poliquin, H. (2015) « Analyse critique et dimensionnelle du concept de santéisation ». Institut National de Santé Publique du Québec. *Aporia*, n° 7, p17-p29.

Sirost, O. (2010). Les natures apocryphes de la Seine. L'envasement des plages du Calvados, *Etudes rurales*, n°185, p.181-p.196.

Textes officiels

DSM American Psychiatric Association. (2013). *Diagnostic and statistical manual of mental disorders DSM-5*. Arlington, VA: American Psychiatric Publishing.

François, (2015). *Encyclique Laudato si'*. Parole et Silence Éditions. Coll. Collège Bernardin.

« Manifeste », *Annales d'hygiène publique et de médecine légale*, 1829, T1, partie 1, n° 1, p. V-VIII.

Nouvelle perspective de la santé des canadiens. Un document de travail. Rapport du ministre de la Santé nationale et du Bien-être social, Marc Lalonde, 1975.

Préambule à la Constitution de l'Organisation mondiale de la Santé, tel qu'adopté par la Conférence internationale sur la Santé, New York, 19 juin -22 juillet 1946.

Préambule de la Charte d'Ottawa tel qu'adopté par l'OMS durant la première conférence internationale pour la promotion de la santé le 21 novembre 1986.

Yourcenar, M. Discours d'admission à l'Académie Française du 22 janvier 1981.

Wilderness Act de 1964, Public Law 88-577 (16 U.S.C. 1131-1136), 88th Congress, Second Session, September 3, 1964

Ouvrages

Adam, C., Herzlich, C. (2007). *Sociologie de la maladie et de la médecine*. Paris : Armand Colin.

Adorno, T.W., Horkheimer M. (1974). *La dialectique de la raison*. Paris : Fragments philosophiques.

- Anders, G. (2008). *Hiroshima est partout*. Paris : Seuil.
- Aristote, (1933). *La métaphysique*. Traduction et commentaire par Jules Tricot. Paris : Vrin, coll. Bibliothèque des textes philosophiques.
- Bachelard, G. (1960). *La Poétique de la rêverie*. Paris : PUF.
- Bachelard, G. (1985). *La Psychanalyse du feu*. Paris : Gallimard, Folio Essais.
- Berque, A. (2010). *Milieu et identité humaine. Notes pour un dépassement de la modernité*. Paris : Donner lieu.
- Berque, A. (2014). *Poétique de la Terre. Histoire naturelle et histoire humaine, essai de mésologie*. Paris : Belin.
- Borges, J.L. (1993), « Autres Inquisitions », dans *Œuvres complètes*. Paris : Gallimard/Pléiade, t. I.
- Blandin, P. (2009). *De la protection de la nature au pilotage de la biodiversité*. Paris : Quae.
- Damasio, A. (2016). *Le dehors de toute chose - architecturé par Benjamin Mayet*. Paris : Edition La Volte.
- Doucet, M.C. (2009). « Santéisation et souffrance, un enjeu social contemporain ». Dans Yaya HS (dir.) *Pouvoir médical et santé totalitaire : conséquences socio-anthropologiques et éthiques*. Presses de l'Université de Laval, p.359-p.373.
- Durand, G., Duplantie, A., Laroche, Y., Laudy, D. (2000). *Histoire de l'éthique médicale et infirmière*. Montréal : Les presses de l'université de Montréal. Edition Inf.
- Foucault, M. (2004) *Sécurité, territoire, population : cours au Collège de France, 1977-1978*. Paris : Gallimard/Seuil.
- Foucault, M. (2012). *Du gouvernement des vivants. Cours du collège de France 1979-1980*, Hautes études, EHESS. Paris : Gallimard.
- Flaubert, G. (1989). *Voyage en Bretagne ; Par les champs et par les grèves*. Paris : Complexe.
- Fleury, C. Prévot, A-C. (2017). *Le souci de la nature. Apprendre, inventer, gouverner*. Paris : CNRS éditions.
- Garrison, F.H. (1966). *History of Medicine*. Philadelphia : W.B. Saunders Company.

- Giono, J. (1994). *Rondeur des jours*. Paris : Gallimard.
- Goldstein, J. (1987). *Console and Classify: the French Psychiatric Profession in the nineteenth Century*, Chicago: University of Chicago.
- Gloy, K. (2009). Dans Bourg D. et Roch P. (dir.), *Crise écologique, crise des valeurs ? Défis pour l'anthropologie et la spiritualité*. Genève : Labor et Fides.
- Hadot, P. (2004). *Le voile d'Isis. Essai sur l'histoire de l'idée de Nature*. Paris : Gallimard. Coll. NRF Essais.
- Hess, G. (2013). *Éthiques de la nature*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Kahn, P. (2002). "Children's affiliations with nature: structure, development, and the problem of environmental generational amnesia." In P. H. Kahn & S. R. Kellert (Eds.), *Children and nature: psychological, sociocultural, and evolutionary investigations*. p.93 – p.116.
- Khadra, Y. (2017). *Ce que le mirage doit à l'oasis*. Paris : Flammarion.
- Léopold, A. (1995). *Almanach d'un comté des sables*. Paris : Aubier.
- Lenoble, R. (1969). *Histoire de l'idée de nature*. Paris : Albin Michel. Coll. « L'évolution de l'humanité ».
- Levi Strauss, C. (1990). *La Pensée sauvage*. Paris : Pocket. Coll. Agora.
- Louv, R. (2005). *Last child in the woods*. New York City: Workman Publishing.
- Meyer, P. Triadou, P. (1996). *Leçon d'histoire de la pensée médicale*, Paris : coll. Odile Jacob.
- Pérec, G., (2003). *Penser/Classer*. Paris : Seuil.
- Ramade, F. (2003). *Eléments d'écologie – Ecologie fondamentale*. Paris : Dunod.
- Rogozinski, J. (2015). *Ils m'ont haï sans raisons. De la chasse aux sorcières à la Terreur*. Paris : Cerf.
- (de) Saint Exupéry A. (1948). *Citadelle*. Paris : Gallimard, coll. « NRF ».
- Tesson, S. (2017). *Une très légère oscillation. Journal 2014-2017*. Paris : Édition de l'Équateur.
- Terrasson, F. (1997). *La peur de la nature*, Paris : Sang de la terre.
- Thoreau, H. (2013). *Marcher & Une promenade en hiver*. Paris : Editions Le mot et le reste.

Von Uexküll, J. (2010). Milieu animal et milieu humain, Paris : Rivages.

Watsuji, T. (2011), Fûdo, le milieu humain. Traduction et commentaire par Augustin Berque. Paris : Cnrs édition.

Wear A. (1992). Medicine in society. Historical Essays. Cambridge : Cambridge University Press.

Wismann, H. (2012). Penser entre les langues. Paris : Albin Michel.

Whitehead, A. ([1920] 1955). The Concept of Nature. Cambridge: Cambridge University Press.

Zola, E. (1983). Le Capitaine Burle et autres contes. Paris : Famot.

*At. 1. 10. 1. Rosaceae.
Prunae.*

Annexes

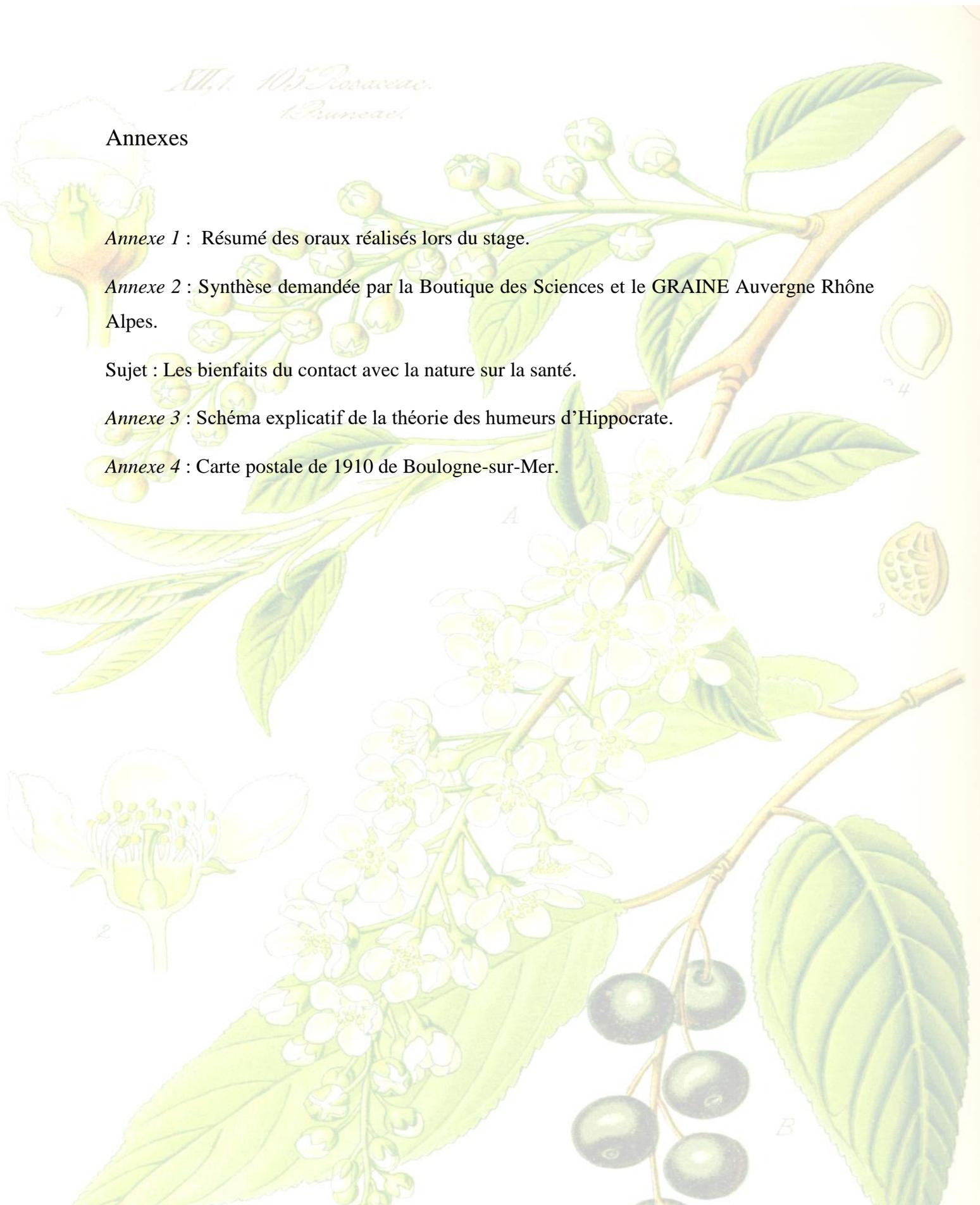
Annexe 1 : Résumé des oraux réalisés lors du stage.

Annexe 2 : Synthèse demandée par la Boutique des Sciences et le GRAINE Auvergne Rhône Alpes.

Sujet : Les bienfaits du contact avec la nature sur la santé.

Annexe 3 : Schéma explicatif de la théorie des humeurs d'Hippocrate.

Annexe 4 : Carte postale de 1910 de Boulogne-sur-Mer.



Annexe 1

1. Résumé des différents oraux réalisés lors du stage

Au cours de mes cinq mois de stage, j'ai eu l'occasion de présenter mon travail plusieurs fois à différents stades d'évolution.

A mon comité de cadrage tout d'abord, j'ai pu présenter deux fois l'avancée de la synthèse finale. Une première fois à son tout début afin de pouvoir définir une problématique sensée et utile aux acteurs qui avaient demandés ce travail, une deuxième fois à peu près à mi-course, afin de rectifier les idées peu compréhensibles ou les hors sujets.

Lors d'une journée organisée par l'ADES sur le thème suivant : « Comment éduquer dehors ? », j'ai pu faire une présentation de mon stage devant de nombreux acteurs de terrain (associatifs pour la plupart). Ma présentation s'est axée sur les définitions et les représentations de la nature.

Enfin la restitution finale de mon stage a eu lieu à la maison de l'environnement, sous la forme d'abord d'une entrée en matière (en musique) durant laquelle les invités ont écrit en quelques mots des expériences de contact avec la nature, les bulles de papiers étaient ensuite déposées sur une (ou plusieurs) des quatre émotions primaires : la joie, la tristesse, la peur, la colère. La suite a pris la forme d'un exposé classique de mon travail, puis d'une discussion ouverte.

Annexe 2

2. Synthèse finale du stage

Ce travail a été rendu à la Boutique des Sciences de l'Université de Lyon, au GRAINE Auvergne Rhône Alpes et son réseau, et à tous les acteurs associatifs ayant suivi l'étude.

(La Boutique des Sciences s'occupe de la mise en forme des synthèses, afin d'homogénéiser les rendus entre les différents stages, ce qui suit n'est donc pas la version finale.)

Étude des bienfaits du contact avec la nature sur la santé

Introduction

Ce stage a été réalisé dans le cadre de la Boutique des Sciences de l'Université de Lyon et encadré par le GRAINE Auvergne Rhône Alpes.

« Depuis 20 ans, en Auvergne-Rhône-Alpes, les acteurs de l'éducation à l'environnement vers un développement durable (EEDD) sont mobilisés et s'organisent en réseau. Réseau régional pour l'EEDD, le GRAINE Auvergne-Rhône-Alpes anime cette mise en réseau des acteurs de l'EEDD dans une démarche d'ouverture et de mise en lien. Il regroupe des structures adhérentes et des adhérents individuels est ouvert à toute personne et à toute structure intéressée par l'EEDD. Le projet et les actions du réseau sont reconnus d'intérêt général et rassemblent une grande diversité d'acteurs d'horizons différents : éducation à l'environnement, éducation populaire, protection de la nature, culture scientifique, développement local, éducation pour la santé, enseignement, associations, collectivités, entreprises, services de l'Etat, établissements publiques... Tous sont partie prenante du réseau et acteurs d'une dynamique d'échanges et de réflexion visant à développer et à

promouvoir l'éducation à l'environnement vers un développement durable dans la région Auvergne-Rhône-Alpes et l'ensemble de ses territoires. »¹⁰²

Ce sujet de stage a été choisi par plusieurs associations dans le monde de l'éducation à l'environnement et de la promotion de la santé. Il résulte d'un questionnement sincère, mais également d'un problème plus politique pour les membres desdites associations : une recherche de légitimité. Ce mot n'est pas choisi au hasard, il est souvent revenu lors de mes entretiens avec des acteurs de terrain. Ceux-ci sont de plus en plus confrontés au fait de devoir prouver l'utilité de leurs actions pour promouvoir les bienfaits de la nature sur la santé, et de devoir justifier celles-ci. Le secteur « santé – environnement » comporte de plus en plus d'enjeux politiques, économiques et environnementaux. Cela permet des opportunités intéressantes en termes de subvention, mais c'est un bienfait à double tranchant : alors que les associations travaillent sur ces enjeux de santé-environnement depuis longtemps, depuis que la problématique est de plus en plus mise en avant politiquement, elles se retrouvent dans la position de devoir prouver l'utilité de leurs actions. L'évidence de la chose n'étant pas considérée comme une preuve, ce sont des preuves scientifiques au sens moderne du terme qui leur sont demandées, mais le temps passé à cela est pris sur celui déjà précieux des actions engagées de ces associations. Si les réflexions sur les bienfaits de la nature sont de plus en plus fréquentes, elles ne sont pas pour autant prises au sérieux par une majorité de personnes, l'esprit scientifique demeurant accroché à ses valeurs rationnelles dans lesquelles nature et culture sont deux concepts bien distincts.

Les questions qu'impliquent ce sujet sont nombreuses, mais il serait sans doute plus clair de commencer par celle qui est à son origine. Au-delà du problème de preuve, pourquoi ce sujet ? Probablement en raison d'un constat établi depuis déjà un moment et de plus en plus débattu : nous nous éloignons de la nature. « Nous » désigne aujourd'hui la part des humains qui vivent dans des sociétés modernes, qu'on ne peut plus vraiment qualifier d'occidentales même si les idées à leur base le sont. Par « société moderne » on désigne communément les sociétés industrielles basées sur un modèle économique libéral. Il est intéressant de constater que conjointement à la croissance de ce modèle sociétal, une conscience des problèmes qu'il crée se développe, notamment en ce qui concerne sa séparation d'avec la nature, et que l'on retrouve aujourd'hui à travers les actions de sensibilisation des associations d'éducation à l'environnement ou de promotion de la santé. On ne peut bien sûr pas fixer de date précise d'un

¹⁰² Présentation du GRAINE Auvergne Rhône Alpes sur leur site officiel : <http://graine-auvergne-rhone-alpes.org/index.php/leedd-en-rhone-alpes/le-graine-ra.html>

tel détachement, mais certaines périodes de l'histoire participent à ce sentiment : le développement du rationalisme scientifique, notamment à travers la pensée de Descartes qui sépare les concepts de nature et de culture ; l'industrialisation des sociétés ; l'expansion du modèle économique libéral. L'idée que la nature est Autre est une des bases les plus solides des sociétés modernes, la rationalité de la science, y compris de la médecine, en est une autre. La santé n'est plus si facilement associée à la nature dans nos sociétés. Elle l'a été et l'est encore dans d'autres types de société, mais avec la rationalisation de la science vient celle de la médecine, et les pharmacies deviennent des industries comme les autres corps de métier. Les avancées médicales liées à ces changements scientifiques sont indéniables, mais on se rend compte aujourd'hui que si la nature crée des maladies, des problèmes de santé que l'on peut désormais soigner grâce aux avancées scientifiques, nos modes de développements en créent également. Ces problèmes étant inhérents à notre société, elle ne peut pas les soigner par elle-même, c'est donc vers la nature que de nombreuses personnes se tournent, de plusieurs manières. Une redécouverte du soin physique par les plantes se fait sentir à travers par exemple le succès des huiles essentielles ou l'attrait occidental pour les médecines traditionnelles orientales. Les bienfaits psychologiques de la nature sont également de plus en plus débattus. Dans une certaine mesure, on peut relier la volonté de ville verte, d'architecture plus ouverte, à un souci de santé sociale. La question des bienfaits du contact avec la nature sur la santé se pose donc à de nombreux niveaux.

Cette étude n'a aucunement prétention à apporter une quelconque légitimité aux acteurs associatifs, mais elle tâchera en revanche de souligner le fait indéniable qu'ils en ont déjà une.

Afin d'étudier les bienfaits du contact avec la nature sur la santé, nous sépareront notre réflexion entre les trois santés définies par l'OMS : physique, psychologique et social.

Ce plan reste, par souci de clarté, calqué sur une séparation classique de types de santé, mais elles sont en fait liées entre elles et mon intention n'est aucunement de les séparer. L'ordre suivi ne représente en aucun cas une échelle d'importance, mais plutôt un cheminement de pensée traversé par un fil directeur philosophique : celui de l'élargissement de la légitimité à autre chose que la preuve scientifique cartésienne. Santé, nature, contact et bienfaits sont des termes extrêmement compliqués à définir si on ne s'enferme pas dans une perception cartésienne et rationaliste du monde, cela donne en même temps à la notion de légitimité de tout autres horizons.

Quelle nature ?

Le développement de la science moderne fait tendre la définition de nature vers un ensemble de lois universelles, un ouvrage écrit en langage mathématique¹⁰³ à décoder à l'aide de la science. Dans le domaine de l'écologie moderne française, c'est la définition de François Terrasson qui revient le plus souvent : la nature est tout ce que l'homme n'a pas fait. En ce qui concerne notre sujet, il ne s'agira pas de choisir une unique définition, mais de la considérer dans une optique phénoménologique. La phénoménologie¹⁰⁴ ne cherche en effet pas tant à définir la nature mais à la ramener à ce qu'elle a de personnelle. Dans les années 1930, Tetsuro Watsuji (philosophe japonais) et Jakob Von Uexküll (biologiste et philosophe allemand) font tous deux la distinction entre l'environnement donné, universel, et le milieu vécu personnel. Watsuji dans son ouvrage *Le milieu humain*, distingue ces concepts selon les termes *fûdo* (milieu) et *kankyô* (environnement) ; Uexküll distingue quant à lui dans sa philosophie les termes *umwelt* (monde propre – milieu) et *umgebung* (donné universel – environnement). Nous devons la traduction de ces termes par *milieu* et *environnement* à Augustin Berque, dans plusieurs ouvrages où il explique le concept de mésologie hérité des deux auteurs précédemment cités. *Environnement* nous fait considérer que la chose environnée n'est pas comprise dans l'étude, elle est mise entre parenthèse comme le veut la science moderne par souci d'objectivité. *Milieu* en revanche, évoque le centre vivant environné d'un monde qui existe pour cet être comme il n'existe pour aucun autre. L'étude de la nature à travers la mésologie, vise à réhabiliter cette dernière conception, cette « écologie du je » qui a été délaissée au profit de la vision classique de la science comme recherche d'une vérité unique et commune, qui refuse l'implication du sujet dans la science. Le paradigme de la science moderne abstrait le « je », le sujet devient un objet d'étude. C'est sur une conception mésologique de la nature que notre raisonnement s'appuiera, d'autant plus dans la mesure où il rejoint la question de la santé et du bien-être personnel. Cela dit il ne s'agit pas de hiérarchiser ces deux approches, si l'écologie à la première personne doit être réhabilitée, Aldo Leopold¹⁰⁵ pointe le fait qu'un manque d'approche scientifique peut faire tomber l'écologie dans un anthropocentrisme, ou un individualisme, qui peut s'avérer tout aussi dangereux que le refus du sujet dans la science.

Quelle santé ?

Les acteurs de la promotion de la santé adoptent en général la définition de l'OMS : « La santé est un état de complet bien-être physique, mental et social, et ne consiste

¹⁰³ Thèse classique de Galilée énoncé dans son ouvrage *L'essayeur* (1623).

¹⁰⁴ Schématiquement, il s'agit d'un courant philosophique qui part du constat que la science se construit sans la société, et qui essaie de réparer le lien entre les deux. Pour creuser la question, vous pouvez vous intéresser aux ouvrages d'Husserl et d'Heidegger.

¹⁰⁵ Notamment dans son ouvrage *Almanach d'un comté des sables*, Aubier, Paris, 1995.

pas seulement en une absence de maladie ou d'infirmité »¹⁰⁶. La charte d'Ottawa rédigé en novembre 1986 vient étoffer et rendre plus réaliste cette définition, en déterminant notamment des moyens d'actions et en précisant que : « La santé est donc perçue comme une ressource de la vie quotidienne, et non comme le but de la vie; c'est un concept positif mettant l'accent sur les ressources sociales et personnelles, et sur les capacités physiques »¹⁰⁷. Ce sont ces définitions que nous utiliserons dans cette étude. La médecine moderne restant principalement mécaniste, cette vision de la personne comme un tout complexe, et pas seulement comme un patient avec un problème précis et scientifique, peut être source de problèmes de définitions entre les organismes de promotion de la santé et le corps médical.

Méthodologiquement parlant, cette étude a été élaborée grâce à des entretiens avec divers acteurs de terrain, dans l'environnement comme dans la santé, et à une réflexion théorique nourrie par divers apports bibliographiques. Les deux apports sont liés au sein du développement. Il était important que les apports de terrains viennent autant des acteurs de la promotion de la santé que de ceux de l'éducation à l'environnement. Le GRAINE, structure hôte du stage, étant une association d'éducation à l'environnement, la mise en place d'un comité de suivi du stage comprenant l'IREPS et l'ADES a beaucoup aidé sur ce point. J'ai également bénéficié des apports théoriques de professeurs et de chercheurs en sciences humaines ou en médecine.

I. Santé physique

Les maladies de la modernité

Comme on a commencé à le voir plus haut, nos sociétés, si elles ont éradiqué de nombreuses maladies, sont aussi la cause de certaines. Ces maladies sont complexes à analyser, car nos sociétés se sont définies par leur séparation d'avec la nature, nous nous considérons comme des êtres faisant partie de la société plus que de la nature. Notre conception classique de la maladie, est de considérer que celle-ci vient de quelque chose d'extérieur à nous, de la nature la plupart du temps¹⁰⁸ (ou des divinités). Penser que le milieu qu'on s'est construit peut-être source de

¹⁰⁶ Préambule à la Constitution de l'Organisation Mondiale de la Santé, tel qu'adopté par la Conférence internationale sur la Santé, New York, 19 juin -22 juillet 1946.

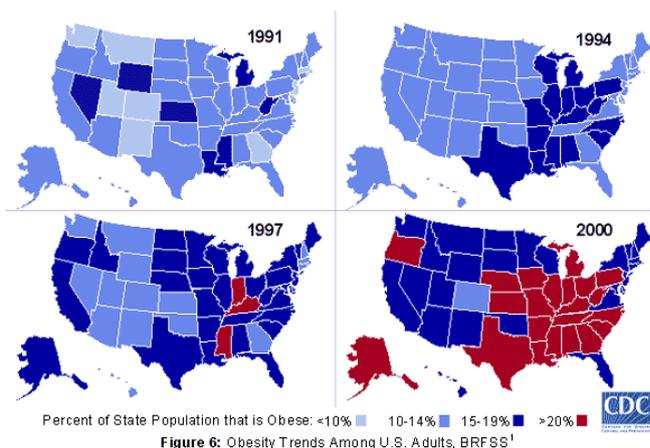
¹⁰⁷ Préambule de la Charte d'Ottawa tel qu'adopté par l'OMS durant la première conférence internationale pour la promotion de la santé le 21 novembre 1986.

¹⁰⁸ L'une des approches critiques de l'hygiénisme moderne est lié à cette conception de la maladie : la surutilisation de produits nettoyant montre une phobie très moderne de toutes les sortes de microbes et de bactéries.

maladies pour nous est plus compliqué que de considérer une menace extérieure. Il nous est encore plus difficile de penser que dans ces cas, l'antidote ne peut venir de la société elle-même, mais qu'il peut venir de l'extérieur même qu'on a conjuré. C'est néanmoins une prise de conscience collective qui prend relativement de l'ampleur.

Le manque de contact avec la nature est considéré par une bonne partie de la communauté scientifique et médicale comme une cause de certains problèmes de santé de plus en plus graves. Qu'entend-on ici par contact ? Il peut s'agir du plus simple qui soit, celui d'être dehors, de sortir de chez soi, ou du contact alimentaire, celui que nous avons en mangeant. L'écrivain et journaliste américain Richard Louv, étudie dans les années 2000 ce qu'il appelle le « *nature deficit disorder* »¹⁰⁹, notamment dans son ouvrage le plus connu *Last child in the Woods*.¹¹⁰ Lorsque ce livre paraît en 2005, le taux d'obésité aux Etats Unis est en constante augmentation et atteint des degrés inquiétants.

Carte établie par la CDC (*Centers for Diseases Control and prevention*).



Y a-t-il des liens entre l'obésité et le syndrome de manque de nature ? Les causes de ce problème de poids sont multiples et complexes, et il ne s'agit pas de blâmer uniquement le mode de vie occidentale moderne, mais son augmentation importante ces dernières années y est assez clairement relié. La sédentarité et l'alimentation basée sur des produits transformés, à haute teneur calorique et à indice glycémique élevé, jouent un rôle important dans ce problème de surpoids de plus en plus répandu. Ces deux aspects de notre culture font partie du syndrome de manque de nature, car ils découlent de notre manque de contact avec elle. La plupart des produits alimentaires que nous achetons n'ont plus rien de naturel, au sens où les matières

¹⁰⁹ Que l'on traduira par « syndrome de manque de nature »

¹¹⁰ Pour plus de précision sur le syndrome du manque de nature, vous pouvez vous référer à la synthèse du réseau Ecole et Nature : <http://reseaucoleetnature.org/nos-publications/actes-et-dossiers.html>

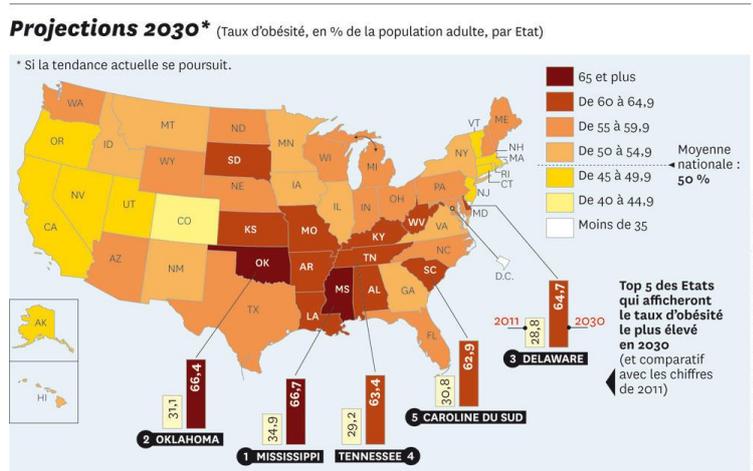
premières ont été transformées industriellement de multiples façons, et où le taux de sucre ajouté est élevé.

L'indice glycémique

En 1981, David J. Jenkins, professeur en sciences nutritionnelles à l'université de Toronto, publie un article qui théorise l'Indice Glycémique (IG), un critère de classement des aliments en fonction de leurs effets sur le taux de glycémie dans le sang. Le calcul se fait par rapport à un aliment de référence auquel on donne un IG de 100 (En Europe il s'agit du glucose). Plus un aliment a un IG faible, moins il fait monter le taux de glucose sanguin. Une surconsommation d'aliment à IG élevé, qui est courante aujourd'hui puisque le sucre et toutes les céréales raffinées en font partie, provoque un apport de glucose brusque dans l'organisme. Lorsque le corps reçoit trop de glucose, le pancréas produit de l'insuline, une hormone qui permet de stocker le surplus sous forme de graisse.

Quant à la sédentarité, c'est la base de la culture moderne occidentale de vouloir façonner notre environnement contre la nature. Celle-ci représente dans l'imaginaire collectif le danger, quand les constructions humaines faites pour nous, représentent le confort. Cela n'est peut-être pas un mal en soi mais dans le modèle classique des grandes villes, tout est de plus en plus fait pour que les gens fournissent le moins d'effort physique possible, encore plus aux Etats-Unis où l'importance de la voiture est plus ancrée qu'en Europe. Couplé aux habitudes alimentaires que l'on vient de voir, cela donne des prévisions de santé publique assez catastrophiques¹¹¹.

Carte du taux d'obésité supposé en 2030 aux USA, établie par la *Robert Wood Johnson Foundation*.



¹¹¹ Il faut bien sûr noter que ces deux raisons ne sont pas suffisantes pour expliquer tous les cas d'obésité ou de surpoids, les facteurs sont multiples et parfois non liés à un mode de vie en particulier.

On aurait pu étudier bien d'autres problèmes physiques causés par la société et le manque de nature inhérent à celle-ci : la myopie par exemple dont des chercheurs ont récemment découvert les causes environnementales et qui touche 80% des moins de 20 ans en Chine¹¹², ou encore les maladies cardio-vasculaire et hormonales¹¹³ liées entre autres à l'alimentation industrielle dans son état actuel.

L'importance de l'éducation au développement durable

Durant un entretien avec M. C., interne en médecine en oncologie, je posais la question suivante : est ce que la nature peut soigner ? M. C. m'a donné plusieurs éléments de réponse, mais a mis l'accent sur un en particulier : la nature peut faire en sorte que la maladie n'arrive pas. Une fois que l'obésité ou la myopie se sont installés pour des causes environnementales, il est extrêmement difficile de les soigner. Mais en amont, une meilleure gestion de notre relation à la nature et à l'extérieur peut limiter ce genre de problème. Cela permet de remettre l'accent sur l'importance de l'éducation, car le lien avec la nature et les habitudes d'actions vis-à-vis d'elle se font plus facilement et durablement durant l'enfance. Lors d'un autre entretien, Mme Darnis, directrice d'*ABC diététique*¹¹⁴, pointait le fait qu'un enfant intègre les goûts très tôt en les reliant à des moments, des personnes ou des sensations. S'il a un attachement affectif fort à de la nourriture industrielle ou du *fast-food*, il lui sera d'autant plus difficile de changer son comportement alimentaire, même s'il le souhaite. En cela, les associations ou organismes qui œuvrent pour la sensibilisation et l'éducation prennent le problème à sa racine.

Le soin par les plantes

Nous pouvons commencer cette réflexion par un rappel à la fois extrêmement évident et trop souvent oublié : sans les plantes nous ne pourrions pas respirer. Il est presque paradoxal que nous soyons arrivés à un point où le besoin d'études sur les bienfaits du contact avec la nature se fait sentir, quand celle-ci est à l'origine des besoins vitaux les plus élémentaires, respirer, boire et manger. Trois besoins que la société altère aujourd'hui de façon inquiétante. La pollution atmosphérique est depuis plusieurs années un problème de santé publique pour la plupart des grandes villes du monde. En 2016 l'OMS estime le nombre de décès prématurés dû à la pollution de l'air à 3 millions dans le monde, à la suite de maladies cardiovasculaires et respiratoires. Parallèlement, la densité urbaine est en constante augmentation.

¹¹² Sur ce sujet vous pouvez voir le documentaire Arte « Demain tous myopes ? »

¹¹³ Vous pouvez vous intéresser aux recherches de Gilles Éric Séralini sur ce sujet, ou l'écouter dans l'émission France Culture Carbone 14 : *De l'archéologie de la santé à l'anthropologie du soin*.

¹¹⁴ <http://www.auvergne-rhone-alpesolidaires.org/structures/abc-dietetique>

Globalement, la politique actuelle en matière d'environnement mise sur le développement de la nature en ville. Parallèlement, le regain d'intérêt pour les médecines « douces », naturelles, et pour les thérapies en pleine nature montre également un désir de sortir de la ville. On peut supposer dans ces faits une prise de conscience que le cloisonnement que l'on opère entre nature et culture est de moins en moins tenable, et a de moins en moins de sens pour la population.

Shinrin Yoku

En 1982, Tomohide Akiyama, alors ministre japonais de l'agriculture, de la sylviculture et de la pêche, invente le terme de « *Shinrin Yoku* », littéralement « bain de forêt ». Il essaie ainsi d'inciter la population à profiter des nombreuses forêts de l'archipel, et pressent le bien être que cela représente pour la santé. Le chercheur Yoshifumi Miyazaki, apportera quant à lui des preuves scientifiques de ces bienfaits¹¹⁵, à travers plusieurs recherches et ouvrages. Parmi les bienfaits scientifiquement prouvés, on trouve notamment la réduction de la pression artérielle et du stress et la stimulation des défenses immunitaires. Les bienfaits ressentis, moins calculables mais pas pour autant moins importants, sont par exemple une utilisation pleine des cinq sens, donnant une sensation de calme, ainsi qu'une stimulation de la créativité.

Un de nos contacts les plus anciens avec la nature est celui du soin, notamment par les plantes. Elles sont à la base de presque toutes les préparations médicinales avant l'avènement de la chimie de synthèse, c'est-à-dire en occident, au moins depuis l'Antiquité grecque. Aujourd'hui encore elles constituent la base de nombreux médicaments, même transformées et mélangées. Pourtant dans nos sociétés, cette relation de soin a perdu presque toute légitimité pour de nombreuses raisons, parmi lesquelles le développement du rationalisme scientifique et la montée en puissance des industries pharmaceutiques. Si une partie lui est ici consacré c'est parce que nous sommes face à ce qu'on pourrait appeler dans une certaine mesure une incohérence culturelle qui refuse de voir les bienfaits dans ce contact pourtant millénaire. Nous considérons comme évident qu'un médicament une fois transformé, une fois passé dans un laboratoire, est « meilleur » en termes de santé que la plante à son origine. Ce qui peut tout à fait être vrai, là n'est pas le problème, le problème réside en ce que nous considérons cela comme évident, sans même nous poser la question « pourquoi ? ». Ce qui résulte d'un processus scientifique, rationnel et sociétal nous apparaît automatiquement comme mieux que ce qui provient de la nature. Or pour certaines pathologies simples, prenons l'exemple des maux de gorge ou des rhumes, il s'avère que les plantes dites « les simples » sont suffisantes comme

¹¹⁵ Notamment dans son livre : *Shinrin Yoku. Les bains de forêt, le secret de santé naturelle des japonais*, 2018, édition Guy Trédaniel.

traitement et en plus ne présentent pas les inconvénients de la plupart des médicaments. Ces problèmes sont généralement compensés par le bienfait du médicament, mais reprenons l'exemple du rhume : la plupart des médicaments contre le rhume sont à base de pseudoéphédrine, d'antihistaminique et de paracétamol. La pseudoéphédrine compte dans ses effets indésirables des risques cardio vasculaire et des infarctus¹¹⁶, les antihistaminiques provoquent quasi systématiquement la somnolence et exposent à des troubles cognitifs¹¹⁷, enfin le paracétamol si pris au-delà de 3g par jour, ou pendant une durée trop longue est très toxique pour le foie¹¹⁸. Si des études ont été menées sur ces sujets par de nombreux chercheurs, il n'est même pas vraiment nécessaire de s'y référer puisqu'il suffit de regarder la liste des effets secondaires de ces médicaments. Nous sommes prévenus de tous ces effets, pourtant il est tellement ancré en nous que si nous sommes malades, ne serait-ce que d'un rhume, nous devons prendre des médicaments (c'est-à-dire un produit sorti d'un laboratoire pharmaceutique), que nous ne pensons pas pour la plupart à utiliser d'autres traitements, les plantes par exemple. L'incohérence culturelle est d'autant plus présente que certaines plantes seules sont extrêmement puissantes et doivent également être utilisées avec beaucoup de prudence. La différence n'est pas tant dans les produits, naturels ou artificiels, que dans notre manière de les considérer. Reconsidérer le contact de soin avec les plantes, est déjà une manière de réconcilier nature et culture, puisque que cela nous place dans une tradition où cette distinction n'existait pas. Lorsqu'on crée le savoir à partir de la plante, la culture qu'on en a est naturelle, dualiser les deux concepts n'a aucun sens. C'est également un moyen de renouveler un contact de « connaissance des plantes », un contact culturel-naturel bienfaisant pour la santé physique, puisqu'il permet le soin à petite échelle.

II. Santé psychologique

La nature comme remède reprend dans une certaine mesure sa place dans le paysage médical moderne, au fur et à mesure qu'on se rend compte des pathologies qu'un manque de nature peut entraîner, directement ou indirectement, et des bienfaits directs que la nature peut avoir. Mais

¹¹⁶ Selon une étude de l'Agence Française de Sécurité Sanitaire des Produits de Santé (Afssaps), datant du 20 Mai 2008. Lien :

http://ansm.sante.fr/var/ansm_site/storage/original/application/bd7be64de27e31df5c8182983443353f.pdf

¹¹⁷ Du fait de leur nature anticholinergique, ils réduisent les effets de l'acétylcholine, l'un des principaux neuro médiateurs du cerveau. Plus simplement, ils réduisent l'activité cérébrale.

¹¹⁸ Revue Médicale Suisse no 129.17/10/2007. « Paracétamol : toxicité hépatique aux doses thérapeutiques et populations à risque ». M. Seirafi A. Iten A. Hadengue.

on ne peut pas définir une « dose » de nature journalière comme on prescrit des vitamines, car la nature ne s'arrête pas à des bienfaits physiques et ne peut pas y être réduite. C'est d'ailleurs pourquoi il y a un problème scientifique à parler de « manque de nature », pour qu'il y ait un manque médicalement parlant, il faut qu'il y ait une valeur de référence calculable. Nous touchons ici à la limite de la séparation cartésienne du corps et de l'esprit et de son emprise sur le rationalisme médical. Il est impossible de définir statistiquement une dose de nature universelle, mais il est possible de dire que chacun a un besoin personnel de nature, justement parce que nous ne sommes pas que des corps et qu'il ne suffit pas d'avoir toutes les doses de vitamines recommandées par les médecins pour être en bonne santé.

Dans la première partie, nous avons surtout défini les bienfaits de la nature sur la santé en négatif, c'est-à-dire en montrant les problèmes qui résultaient d'un manque et moins les bienfaits qui venaient d'un contact. En ce qui concerne la psychologie, nous ne sommes pas bloqués par l'impératif cartésien des chiffres précis, ce qui peut nous permettre de mieux cerner nos contacts avec la nature. Aussi importants que soient les chiffres, une prise de conscience doit être faite avant de commencer : on ne croit pas forcément ce qu'on sait. On peut connaître les statistiques de risque de santé en ce qui concerne tel ou tel produit, et pour autant ne rien faire de concret. On peut savoir que la nature est bonne pour la santé, sans que cela ne change rien à nos pratiques parce que c'est un savoir qui ne signifie rien *pour nous*. D'où l'importance du ressenti de ce bien être du contact.

Le ressenti du bienfait

M.X, infirmier en hôpital psychiatrique, a apporté un exemple frappant du manque d'importance accordé au ressenti dans le monde médical. Lorsqu'un patient reçoit des soins, une hiérarchie tacite s'impose entre le soin donné par les médecins, et celui donné par les infirmiers. Le contact avec l'infirmier, même s'il peut avoir plus d'importance pour le bien être du patient, est sous considéré.

Le ressenti du bien-être et la construction de soi

Les bienfaits du contact avec la nature peuvent être inconscients, ils le sont d'ailleurs en partie la plupart du temps, nous ne savons pas exactement pourquoi un espace naturel nous procure une sensation de calme et de détente, mais nous le ressentons. Ce que l'on pourrait appeler le contact inconscient avec la nature, a des effets sur notre bien-être, et par résonance sur notre état physique également. En témoignent les nombreuses études et expériences sur des patients

en traitement qui se rétablissent mieux lorsque leur chambre a vue sur un peu de nature, ou des prisonniers qui se sentent mieux lorsque leur fenêtre donne sur la cour¹¹⁹.

Au-delà des résultats de ces statistiques, il y a un ressenti « évident » de la nature, un ressenti que tout le monde peut avoir et qui met tout le monde au même niveau.

L'espace créateur de solidarité¹²⁰ (association d'insertion sociale à Saint Fons)

Il est significatif qu'une association sociale qui vise à créer du lien, développe des ateliers autour de la nature et des jardins. J'ai eu le plaisir d'assister à un de leurs ateliers autour des huiles essentielles, sous forme de discussion où tout le monde peut participer et apporter une connaissance. La connaissance de la nature est (dans une moindre mesure¹²¹) facile d'accès, nous avons tous la possibilité d'avoir un minimum de culture naturelle, puisque nos savoirs sur ce sujet se basent sur une relation directe entre nous et notre environnement, sans médiation technologique ou scientifique qui demande des connaissances plus théoriques et plus inégales d'accès. On peut aller jusqu'à parler de réappropriation de la science et des savoirs, et dans le cas précis des huiles essentielles, d'une réappropriation de sa santé. Sans tomber dans l'excès, et les participantes du jour avaient très bien conscience que ces produits étaient à utiliser avec précaution. Sans vouloir remplacer un médecin, la (re)prise de conscience que nous avons une connaissance de notre santé, de comment notre corps réagit, que personne d'autre ne peut avoir, est importante.

De nombreuses associations d'éducation à l'environnement ou de promotion de la santé à travers les sorties nature, s'inscrivent dans ce qu'on pourrait appeler des « bains de nature » par analogie avec le Shinrin Yoku. La métaphore du bain est d'ailleurs significative, de l'image répandue de la terre sale, de la boue, on passe à celle d'une nature qui lave.

Les témoignages des accompagnateurs de groupes dans la nature se rejoignent sur l'effet qu'elle a sur les gens. Elle calme, elle inspire, elle amuse, tant de ressentis qui participent à la construction de soi, ce qui nous amène à souligner l'importance du contact avec la nature, pour tout le monde, mais peut être plus particulièrement pour les enfants et adolescents. Nous ne cessons jamais de nous construire, mais ce que l'on a intégré jeune reste en nous d'une manière ou d'une autre. L'environnement dans lequel un enfant

¹¹⁹ Pour plus de références sur ces études vous pouvez vous référer aux travaux de Jordi Stephan, dont la soutenance de thèse est disponible sur YouTube.

¹²⁰ <http://assoecs.wixsite.com/asso>

¹²¹ La nature peut bien sûr aussi être connue scientifiquement et faire l'objet d'expertise, mais nous parlons ici d'un contact simple et direct.

grandit participe à son identité, et s'il est évident que chacun habite un lieu, on oublie parfois que le lieu nous habite lui aussi. Les bienfaits de la nature sur la construction de soi, sans parler des bienfaits physiques, sont sans fin à cet égard : la sensation de calme dans les grands espaces naturels permettent le développement de la créativité et de l'imagination, l'immensité de certains espaces, comme l'océan ou la montagne, permet la réflexion sur notre rapport au monde et notre taille par rapport à lui, la diversité des écosystèmes à voir dans une forêt par exemple, stimule la curiosité et ouvre à d'autres formes de vies et d'autres façons de fonctionner.

« On ne séjourne pas impunément au fond des grottes, ni dans les grands ensembles de banlieue. On ne navigue pas pour rien sur l'infini vide de la mer. Le rocher vous change, le marais vous pénètre, le métal vous modèle et des mentalités collectives surgissent de l'imposition à des multitudes des mêmes conditions d'environnement. »¹²²

(A lire sur le sujet : *Besoin de nature* de Louis Espinassous, *A l'école des éléments et Formation entre Terre et Mer* de Dominique Cottureau.)

Ce qui reste

Pendant une séance organisée par *Arthropologia*¹²³, M. Lafond l'animateur, a demandé aux femmes autour de la table, toute en suivi psychiatrique, de raconter des souvenirs. D'abord d'enfance, puis d'il y a un an, un mois, une semaine, un jour. Les souvenirs racontés parlaient d'arbres, de cerises, de vagues, de plages, de promenades. Presque tous évoquaient la nature.

Le contact fictionnel

« On ne peut étudier que ce que l'on a d'abord rêvé »¹²⁴, cela pourrait être une parfaite définition du contact fictionnel. Avant de faire une écologie scientifique, une étude de la nature se voulant objective, il y a une écologie du « je », un contact premier, d'abord corporel par les sens, puis fictionnel lorsque notre esprit s'approprie cette nature. C'est un contact auquel on ne pense pas alors qu'il est éminemment présent sans que l'on se rende compte, au sein de notre vie de tous les jours. Il a une incidence certaine sur la manière dont on se sent et dont on agit. Pour clarifier les choses, on peut le séparer en deux mouvements :

¹²² François Terrasson, *La peur de la nature*, Paris, 1997, Sang de la terre, p. 85.

¹²³ <http://arthropologia.org/>

¹²⁴ Bachelard Gaston, *La poétique de la rêverie*, Paris, Puf, 1960.

Le contact avec la nature réelle, palpable, qu'on transforme *en nous*, qu'on incorpore pour construire nos modes de pensées, nos représentations, ou qu'on transforme en fiction au sens commun du terme à travers l'art ou l'artisanat.

Le contact avec la nature fictionnelle, les livres, les contes, les films ou les documentaires mais aussi les folklores et les traditions (il s'agit le plus souvent de la nature que notre culture a déjà intériorisée et dont nous héritons) que nous projetons dans notre manière de nous comporter, de concevoir la nature et la société. Ce contact peut être assumé comme il peut être refoulé.

Ce contact particulier a une incidence sur qui nous sommes et comment nous nous sentons, mais aussi sur le type de société dans laquelle nous vivons (nous y reviendrons en dernière partie). Ce n'est pas un hasard si de plus en plus de personnes cherchent des bienfaits moraux et du lien avec la nature dans d'autres cultures (même disparues) qui leur semblent pourtant mieux répondre que la nôtre à certains besoins. Traiter cela comme une résurgence pseudo-hippie¹²⁵ est au mieux un refus d'étudier une question sociétale à part entière et un fait : de plus en plus de personnes se tournent vers d'autres modes de représentation de la nature et de la culture qui ont plus de sens pour eux, du fait de l'incapacité de nos sociétés à penser la nature en dehors du dualisme qui l'oppose à la culture.

Ce contact fictionnel avec la nature ne porte pas en lui-même de bienfait pour notre santé. Comme la plupart des contacts, il est neutre, son caractère bienfaisant dépend des sujets impliqués. François Terrasson dans plusieurs de ses ouvrages, développe le thème de *la peur de la nature*, c'est un exemple parfait d'un contact fictionnel raté avec la nature. Ou plutôt d'un contact refusé, qui prédomine malheureusement dans l'esprit d'une partie de la société.

Lorsque le rationalisme s'est développé comme courant de pensée occidental majeur, entre le XVII^e-ème et le XVIII^e-ème siècle, la nature est devenue un *objet* d'étude dans notre imaginaire commun. Elle s'est vue en même temps théoriquement séparée de la société, et cela au sein d'une culture majoritairement chrétienne, qui considérait donc déjà la nature comme ayant été créée *pour* l'homme. La nature prend de plus en plus l'image d'un lieu dangereux, où l'homme était désarmé physiquement, quand l'esprit lui a permis de créer un autre lieu : la société, construite contre l'altérité que représente la Nature.

¹²⁵ Cela arrive que ce soit vrai, mais c'est alors une dérive qui vient de notre propre société et pas de celles qui sont visées.

La perception de la nature comme hostile

Une légende grecque raconte que Zeus, dieu des dieux, chargea Epiméthée, un titan, de concevoir les êtres vivants en leur répartissant des qualités qui leur permettraient de survivre. Epiméthée dota donc toutes sortes d'être vivants avec de la force, de la vitesse ou des griffes, mais il oublia de garder quelque chose pour les hommes. Ceux-ci se retrouvaient démunis devant un monde féroce. Prométhée, frère d'Epiméthée, trouva pour les hommes une solution qui lui vaudra un horrible châtiment : il vola le feu aux dieux pour le donner aux hommes. Comme dans la plupart des légendes grecques, il faut chercher les métaphores pour comprendre ce que signifie cette histoire : Epiméthée représente la nature quand Prométhée représente la technique, son feu est le savoir et la connaissance. Dans les années 1930, le biologiste Louis Bloch fonde une théorie étonnamment proche de cette légende, lorsqu'il applique le phénomène de néoténie (qui désigne la caractéristique biologique pour une espèce de naître prématurée, inapte à la survie sans aide, et de le rester longtemps) à l'homme. La sociologie s'empare ensuite de cette théorie, et explique que cette hostilité ressentie de la nature envers nous, est ce qui nous a fait créer la culture. Dans cette optique la nature n'est plus seulement une altérité, elle peut être un objet de ressentiment et de peur.

Conjointement à cette idée de base, l'idéal du progrès s'est développé avec la révolution industrielle, se cristallisant dans la technologie mais aussi dans les villes. L'expansion urbaine à l'occidentale a commencé dans un climat où la ville devait se dresser si ce n'est contre la nature, au moins sans elle. Ajouté à cela, la naissance de l'économie de marché, du capitalisme, favorise la conception de la nature comme une ressource facilitant le progrès. La réduction de la nature à un objet et une ressource, et sa construction en tant qu'Autre, est ancrée en nous, ce qui la rend d'autant plus difficile à combattre. En plus des bienfaits « physiques » de la nature comme on a pu les voir dans les précédentes parties, c'est un bienfait théorique qui est possible : le contact avec la nature, avec l'Autre, remet en question nos modes de fonctionnement et apporte des questions, parfois des réponses, différentes. Ce bienfait pour un individu, est immense puisqu'il touche à des idées fondatrices de son identité.

Un exemple intéressant est celui du manque d'étude sur le sujet des liens entre nature et santé en France. Il s'agit d'un constat assez frappant : les études proviennent pour la plupart d'Angleterre, des USA, du Canada, du Japon et parfois d'Europe du nord. Le constat d'une grande différence d'intérêt académique entre l'Angleterre et la France est d'ailleurs l'une des raisons de ce stage. Pour deux pays si proches on peut se demander pourquoi ?¹²⁶ Qu'est ce qui

¹²⁶ Comme le fait également cet article de 2010 du journaliste Michael McCarthy, responsable de la rubrique environnement à *The Independent*, traduit de l'anglais par Thimothée Leenhardt : http://www.liberation.fr/terre/2010/09/24/les-penseurs-francais-delaissent-l-etude-de-la-nature_681271

fait que la France a si longtemps mis de côté les questions liées à la nature ? Au début des années 1800 le naturalisme européen était pourtant très français, à travers les travaux de Buffon ou Lamarck par exemple, mais la dominante de pensée a changé : quand le monde anglais donnait naissance à la théorie de l'évolution (même si Darwin s'est inspiré de Lamarck) puis à la théorie Gaïa, le monde philosophique français débouchait sur le structuralisme, et les théories de la déconstruction¹²⁷. C'est dans le contact fictionnel avec la nature que l'on peut trouver des éléments de compréhension. La révolution industrielle par exemple a eu un impact énorme en Angleterre avant partout ailleurs, le vécu des grandes agglomérations pleines de *smog* a pu faire monter l'inquiétude d'une perte de nature plus tôt qu'ailleurs et rappeler l'importance de la matérialité du monde dans les esprits. On peut faire une autre supposition : est-ce que ce n'est pas dans la préservation de l'identité celtique que l'Angleterre est restée intéressée par les questions naturalistes et écologiques quand les penseurs français se sont principalement attelés à la recherche de sens ? L'Angleterre (et plus encore l'Irlande) a été durant un temps préservée de l'influence romaine grâce à son insularité et on peut supposer que cela a préservé dans une certaine mesure sa relation celtique à la nature. La conquête romaine a commencé en 43 après JC¹²⁸ (même si l'influence commence dans une certaine mesure dès 55 avant JC, à travers des tentatives de conquête de Jules César). Les royaumes anglo-saxons ont été évangélisés au VII^e-ième siècle. En France l'influence romaine a commencé dès le II^e-ième siècle avant JC. Vers la fin du IV^e-ième siècle après JC presque toute la population était convertie. Ces trois siècles d'écart ont pu jouer un rôle dans la construction identitaire de nos sociétés qui persiste aujourd'hui. Le concept de nature que nous avons est peut-être plus romain que celte, à l'inverse des anglo-saxons.

III. La santé sociale

Ce dernier type de santé que l'on retrouve dans la définition de la santé par l'OMS est la moins évidente. On pourrait également parler ici de « santé morale », on peut être en bonne santé physique et mental dans une société totalitaire, notre bien-être n'en est pas pour autant complet. Comme nous avons vu qu'un contact réflexif a un impact sur nous personnellement, il en a également un sur nous collectivement. La question du bienfait du contact avec la nature sur la santé nous oblige à nous demander si justement, il y a assez de contact dans nos modes de vie,

¹²⁷ Schématiquement les penseurs français s'intéressaient principalement à la question du sens.

¹²⁸ Miles Russel, *Ruling Britannia*. History Today. 2005. pp. 5-6

particulièrement pour la partie urbaine de la population. C'est une question complexe car chacun recherche un certain degré de nature qui lui est propre. Les problématiques liées à la nature sont souvent d'ordre de santé publique (qualité de l'eau, de l'air...) ou esthétique, mais il s'agit également d'une question conceptuelle : sur quoi se basent nos sociétés ?

Le bien-être de la société

Le biomimétisme, littéralement « imitant le vivant » est une discipline récente mais en plein essor. C'est Janine Benyus qui vulgarise l'usage de ce terme en 1997, à travers son ouvrage *Biomimicry : innovation inspired by nature*¹²⁹. Le but du biomimétisme est de s'inspirer de la nature pour que nos créations soit plus durables. L'ingénierie se tourne de plus en plus vers la nature pour répondre aux problèmes qu'elle rencontre dans des champs très divers : l'architecture, l'énergie, l'agriculture ou le transport. Il s'agit de ce qu'on pourrait appeler un contact savant avec la nature, qui cherche à nous réinscrire dans l'équilibre naturel. Depuis les années 1800 et les grands travaux naturalistes, nous sommes conscients que chaque espace, chaque lieu a une manière de vivre qui lui est propre. Les écosystèmes s'équilibrent à toutes les échelles, le biomimétisme y voit, sinon un modèle, au moins des idées, des ressources savantes, qui peuvent permettre à nos créations d'être plus soutenables pour notre environnement.

Quelques exemples de biomimétisme

Les sociétés japonaises Terumo Corporation® et Okano Industrial® se sont inspirés de la trompe du moustique pour créer des aiguilles de seringue indolores. L'aiguille cylindrique a été remplacée par une aiguille conique. Dans le secteur de l'ingénierie des matériaux, les exemples sont très nombreux : du verre autonettoyant inspiré de la feuille de lotus¹³⁰, des tissus synthétiques inspiré de la structure de la soie¹³¹, ou des revêtements antibactériens inspirés de la peau du requin¹³².

Rétablir le contact avec la nature au niveau sociétal, signifie arrêter de considérer que la société se construit contre la nature, le biomimétisme est à cet égard un exemple prometteur¹³³. En langage mésologique, ce problème de séparation se traduit ainsi : nous favorisons notre milieu à notre environnement (sans considérer les milieux des autres, humains ou non). Nous avons

¹²⁹ Ouvrage traduit en français en 2011 sous le titre suivant : *Biomimétisme : quand la nature inspire des innovations durables*.

¹³⁰ Mis au point par l'entreprise Saint Gobain®.

¹³¹ Ce sont des chercheurs du MIT du Massachusetts qui ont conduit cette étude, vous pouvez vous référer à l'article suivant (en anglais) : <http://news.mit.edu/2017/how-build-better-silk-1109> .

¹³² <https://www.sharklet.com/> .

¹³³ Cela dit, il faut noter un risque dans le biomimétisme, bien illustré par l'idée des colonnes de conversion de CO2 mise à la place des arbres dans certaines villes. Il est difficile de trouver un équilibre entre ce qui devrait être une création inspirée de la nature, et ce qui n'a pas besoin d'être une création.

vu plus haut que la hiérarchie inverse, qui place l'environnement objectif plus haut que le milieu propre à chacun, était constitutive de notre modernité, ce qui est vrai dans le domaine de la science. On considère que les études doivent être objectives et détachées de tout sujet pour être vraies. Mais dans la vie de tous les jours, en termes d'importance, c'est notre milieu en tant qu'individu que nous privilégions. Dans tous les cas, la nature devient l'objet de la société : objet d'étude ou de loisir.

Milieu versus environnement

Un fait intéressant m'a été donné par M. Marat, animateur de l'association *Mountain Wilderness*¹³⁴: Le chiffre d'affaire généré tous les ans par la montagne est de 11 milliards d'euros, dont 4,7 qui viennent du ski. Pourtant pour 10 euros investit en montagne, 8 vont au ski. Le déséquilibre entre loisir et nature est ici frappant et illustre parfaitement l'idée que notre société n'arrive pas à se positionner de manière cohérente et équilibrée avec la nature.

Un autre exemple peut être pris dans le domaine économique. Certains penseurs et économistes considèrent aujourd'hui que le problème de la finance dans son état actuel est son manque de substance (au sens latin du terme : *sub stare*, « ce qui se tient dessous ») : elle est détachée des possibilités réelles de l'économie, des ressources matérielles de la planète.

Le bien-être dans la société

J'ai évoqué plus haut l'attrait de nombreux occidentaux pour les cosmologies orientales anciennes, parfois plus fantasmées que réellement comprises, mais dans tous les cas, il s'agit d'une recherche de culture liée à la Nature. Le psychologue Peter Kahn utilise l'expression *d'amnésie environnementale générationnelle*, pour exprimer l'idée que les enfants étant de plus en plus déconnectés de la nature, ils oublient tout simplement son importance. Dans son article *Children's affiliations with nature : structure, development, and the problem of environmental generational amnesia*, il l'explique comme suit :

« Imaginez que votre nourriture favorite est la seule source d'un nutriment essentiel et que sans lui chacun souffre d'asthme léger et d'une augmentation du stress. Maintenant, imaginez une génération de gens qui a grandi dans un monde où cet aliment n'existe pas [je rajouterais : « ou qu'il n'est plus considéré comme comestible »]. Dans ce monde, les gens ne se sentent pas privés de cette nourriture si goûteuse (cela n'a jamais été dans l'esprit de quiconque qu'elle pouvait exister)

¹³⁴ <https://www.mountainwilderness.fr/> arthr

et ils auront accepté l'asthme léger et le stress comme la condition humaine normale.
La nature est comme cette nourriture »¹³⁵

Cette métaphore est significative des problèmes de virtualisation de notre société, un enfant, ou même un adulte, imagine très difficilement une journée sans écran aujourd'hui, mais beaucoup plus facilement une journée sans nature. Mais l'engouement pour des cultures plus proche de la nature que la nôtre, tout en étant une preuve que notre société échoue pour l'instant à penser sa nature, semble également témoigner d'une prise de conscience à petite échelle, d'une inquiétude vis-à-vis de cette amnésie dont il est question.

Les jardins suspendus de Perrache¹³⁶

Les jardins partagés fleurissent en nombre dans les villes depuis quelques années. Ils témoignent d'une recherche de nature mais aussi de lien social. Lors de ma visite à l'association *Les jardins suspendus de Perrache*, lorsque j'ai demandé aux personnes présentes pourquoi elles venaient, ces deux raisons sont revenues la plupart du temps, ainsi qu'une troisième chez les jeunes parents en particulier : ils amènent leurs enfants pour qu'ils puissent créer un lien avec la nature. R. le directeur me donne un exemple très simple : les fruits et légumes se récoltent selon une saison précise. Si cela est évident pour quelqu'un qui vit ou a vécu à la campagne, ça ne l'est pas pour un enfant qui grandit en ville, où les supermarchés ont de tout toute l'année, si on ne lui montre pas. C'est une transmission de savoirs très simples mais capitaux qui est en jeu : comment poussent les légumes, de quoi ont besoin la terre et la plante pour pousser ? Ces savoirs permettent un lien avec le sol et la terre qui se perd de plus en plus.

L'éducation à l'environnement est sur ce point fondamentale, d'abord pour le bien être psychologique des personnes : nous avons besoin de repères culturels et le nôtre manque de plus en plus de nature, d'où le besoin d'aller chercher ailleurs les racines qui nous manquent. Ensuite pour le bien-être de la société elle-même, en tant que contre sort à l'amnésie dont parle Kahn. Notre santé passe par un mode de vie sain, et une relation saine à notre environnement.

La virtualisation

Nous oublions de plus en plus le sol matériel sur lequel se base la société, elle nous parait « pousser » par elle-même avec des promesses de confort et de sécurité. A cet égard le contact avec la nature a le simple bienfait de nous rappeler qu'elle existe et qu'elle est notre sol que nous le voulions ou non. Par virtualisation, j'entends le fait que de plus en plus, nous voyons,

¹³⁵ Kahn, P.H., *Children's affiliations with nature: structure, development, and the problem of environmental generational amnesia*. In P. H. Kahn & S. R. Kellert (Eds.), *Children and nature: psychological, sociocultural, and evolutionary investigations*, pp. 93–116. Traduction d'Anne Caroline Prévot.

¹³⁶ <https://www.jardins-suspendus-perrache.com/>

sentons et conceptualisons le monde à travers un filtre : celui du virtuel. Depuis les années 1980, « virtuel » désigne globalement tout ce qui se passe dans un ordinateur. Mais originellement, le virtuel est ce qui n'a pas d'existence, ce qui n'existe qu'en puissance, qu'en possibilité. C'est une réalité fantôme pour ainsi dire. La virtualisation du monde peut être établie selon ces deux définitions. Internet est de plus en plus notre nouveau milieu, nous y passons de plus en plus de temps. Les *data centers* que l'on peut d'ailleurs traduire assez joliment par « fermes de données » si l'on veut bien oublier que les données ne poussent pas dans la terre, ont eux même un poids écologique immense. Les usines qui nous vendent le rêve du numérique et de l'impalpable ont paradoxalement un coût énergétique énorme, mais même la conscience que nous avons de cela se virtualise, c'est une réalité qui nous paraît loin et diffuse. Une « simple » sortie dans la nature permet de reprendre contact avec ce sur quoi nous vivons.

Conclusion

A la base de la demande de recherche sur ce sujet de stage, les associations d'éducation à l'environnement et de promotion de la santé demandaient des preuves classiques, scientifiques. Mais la question des bienfaits du contact avec la nature sur la santé permet justement de questionner ces preuves. Notre société a un contact avec la nature basé sur un lien hiérarchique de l'esprit vers l'objet consommable ou de l'esprit vers l'objet d'étude. La possibilité de repenser ce parti pris est sûrement le bienfait le plus global du contact avec la nature. Pas uniquement sur notre santé physique ou mentale, mais aussi notre santé collective, en tant que société qui a du mal à être en accord avec son environnement. Les actions des associations d'éducation à l'environnement et de promotions de la santé améliorent la santé des gens à tous les niveaux que l'on vient de voir, et participent en plus au changement de regard et de relation nécessaire à la transition de plus en plus cruciale de notre société.

Problématisation du mémoire

Ce stage s'inscrivant dans mon master 2, il donnera lieu en plus de cette synthèse à un mémoire universitaire en philosophie. La problématisation philosophique de cette expérience qu'il me paraît intéressant d'étudier est le lien entre nature et santé. Il me semble que derrière ce sujet de stage se trouve aussi une tendance moderne à la « santéisation ». Afin de comprendre pourquoi ce sujet est posé, il me paraît donc intéressant de soulever la problématique suivante : la nature doit-elle être bonne pour la santé ?

Il peut paraître anthropomorphique de se demander si la nature « doit » quelque chose, mais *nous* sommes en fait sous-entendus dans la question : doit-on considérer que la nature doit être bonne pour notre santé ? Comme nous avons de plus en plus le pouvoir de plier la nature à notre volonté, et que nos sociétés reposent sur l'idée que nous en sommes comme les maîtres et possesseurs, le problème prend tout son sens, à la fois politiquement, économiquement et culturellement. La lutte politique contre la crise écologique prend beaucoup plus d'ampleur face à la perspective du danger qu'elle représente pour nous que face à un appauvrissement de la biodiversité. L'industrie pharmaceutique est le premier marché économique mondial. La préoccupation vis-à-vis de la santé est immense à de nombreux niveaux, il s'agira ici d'éclaircir les liens qu'elle entretient avec la nature. Un de ces liens tient une place primordiale dans le jeu entre nature et santé : la relation de pouvoir.

Bibliographie

Ouvrages utilisés

Bachelard Gaston, *La Poétique de la rêverie*, Paris, PUF, 1960.

Benyus Janine, *Biomimicry: innovation inspired by nature*, Broché, 2002.

Berque Augustin, *Milieu et identité humaine. Notes pour un dépassement de la modernité*, Paris, Donner lieu, 2010 et *Poétique de la Terre. Histoire naturelle et histoire humaine, essai de mésologie*, Paris, Belin, 2014 .

Galileo Galilei, *Il Saggiatore (L'essayeur)*, Rome, 1623.

Louv Richard, *Last child in the woods*, Workman Publishing, 2005.

Miyazaki Yoshifumi, *Shinrin Yoku. Les bains de forêt, le secret de santé naturelle des japonais*, édition Guy Trédaniel, 2018.

Terrasson François, *La peur de la nature*, Paris, Sang de la terre, 1997.

Von Uexküll Jakob, *Milieu animal et milieu humain*, Paris, Rivages, 2010.

Watsuji Tetsurô, *Fûdo, le milieu humain*, traduction et commentaire par Augustin Berque, Paris, Cnrs édition, 2011.

Pour aller plus loin

- Sur la séparation entre nature et culture : Philippe Descola, *Par-delà nature et culture*.
- Sur la conceptualisation de la nature : Henry David Thoreau, *Walking*.
- Jean Jacques Rousseau, *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*.
- Aldo Leopold, *Almanach d'un comté des sables*.
- Catherine et Raphael Larrère, *Penser et agir avec la nature, une enquête philosophique*.
- Sur la réflexion autour de la santé : George Canguilhem, *Le normal et le pathologique*.
- Tronto Joan, *Un monde vulnérable. Pour une politique du care*.

Un grand merci...

A toutes les personnes qui ont bien voulu discuter avec moi de ce sujet passionnant et qui m'ont apporté leurs témoignages et leurs connaissances.

A Amalia ma tutrice Boutique des Sciences pour ta prévenance.

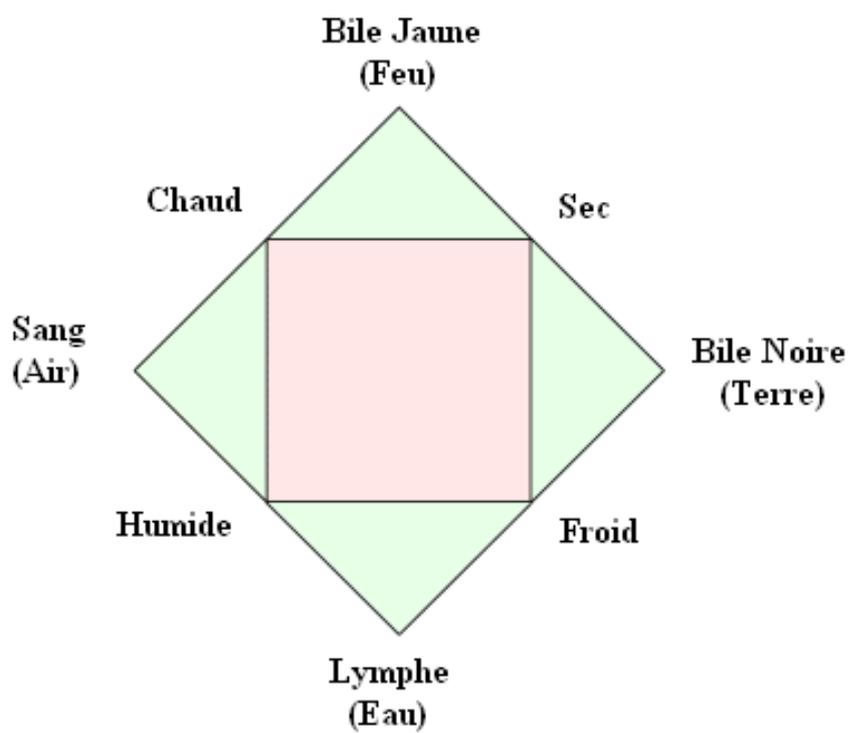
A mon comité de cadrage, Lucie, Mélanie, Marie et Julie pour vos conseils et vos encouragements, ça m'a beaucoup aidé.

A l'équipe du GRAINE Auvergne Rhône Alpes, Benoît, Aurélie et Frédéric, pour votre gentillesse et votre chaleureux (bien qu'un peu sombre en hiver) local,

Et un grand merci spécial à ma tutrice Elise pour ta présence, ton temps et tes conseils.

Annexe 3

3. Schéma de la théorie des humeurs d'Hippocrate



Annexe 4

4. Carte postale de Boulogne -sur- Mer – 1910



(Source : <https://journals.openedition.org/vertigo/14401?lang=pt>)

Résumé

La nature doit-elle être bonne pour la santé ? En partant du constat d'une santéisation de la société, il s'agit de comprendre en quoi nous pouvons dire que cette norme s'étend également à notre considération de la nature et de l'écologie. La santé et la nature ont pris dans l'histoire occidentale de nombreux visages, mais sont aujourd'hui principalement perçues à travers un paradigme rationnel et instrumental. Parallèlement, l'éthique individualiste de notre époque nous pousse à une inquiétude croissante pour la santé, mais également décroissante pour la nature, et cela même si le développement durable est de plus en plus présent dans les discours politiques. Nous nous demanderons si l'extension de nos normes de santé et de sécurité à toute forme de nature peut réellement être considérée comme éthique, et surtout peut répondre au manque de sens de plus en plus ressenti dans nos sociétés.

Abstract

Does nature have to be healthy? To answer that question, we will start with a finding: society is the object (and at the same time the subject) of an increasing healthism, which one extends itself to our relationships and our attitudes toward nature and ecology. Through western history, nature and health did have many faces, but today they are mainly perceived through a rational and instrumental paradigm. In parallel, the individualistic ethics of our time pushes us to a growing concern for our health, but also increasing for nature, and this even if sustainable development is more and more present in political speeches. We will ask ourselves if the extension of our health and security standards to nature in all its forms may really be considered as ethical, and especially, if it may really be an answer to the lack of meaning more and more felt in our societies.

Mots-clés

Santéisation – Nature – Écologie – Développement Durable – Normes – Sécurité – Santé – Éthique.

Key words

Healthism – Nature – Ecology – Sustainable Development – Standards – Security – Health – Ethics.